

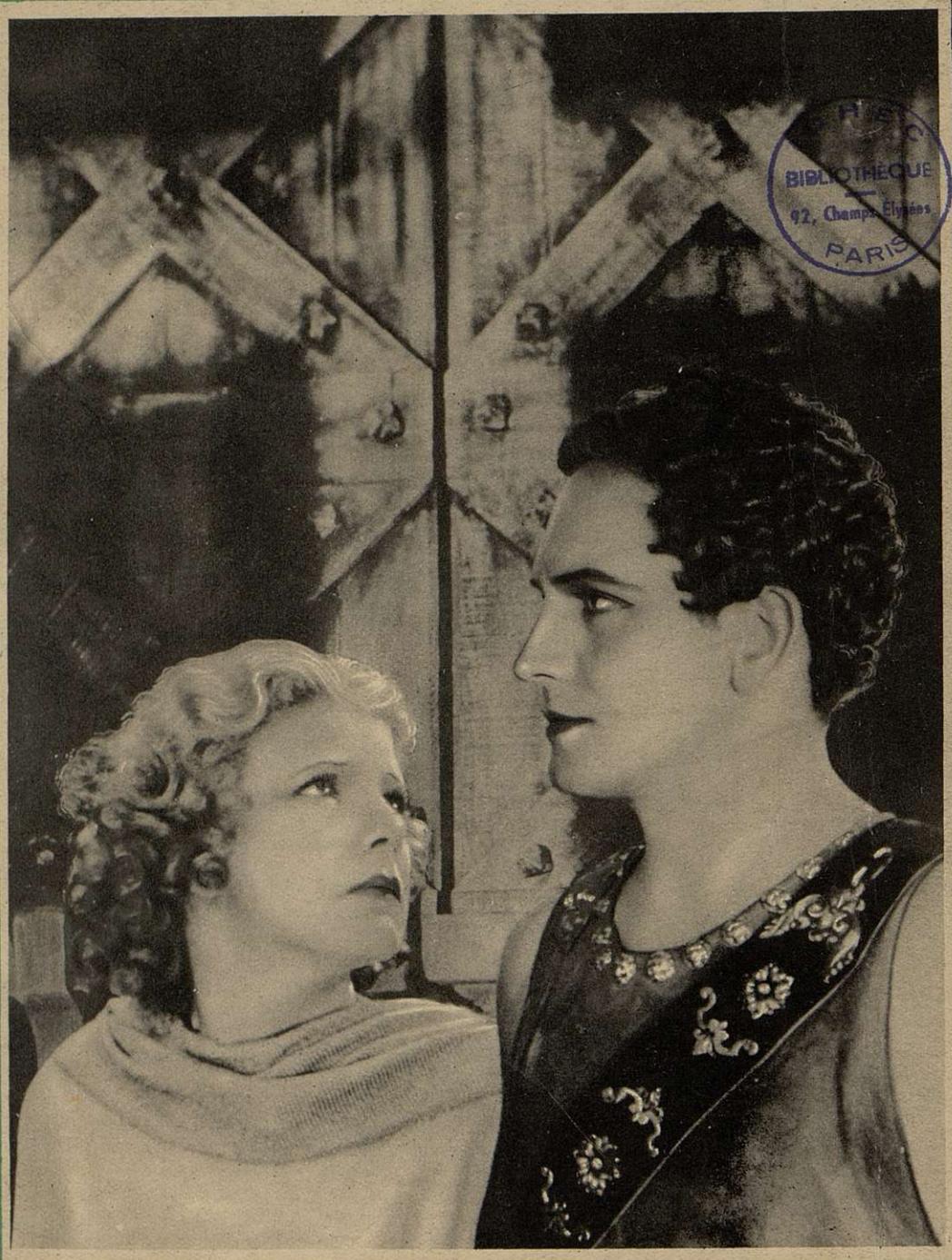
MAGAZINÉ

MARS 1933

MENSUEL

13^e ANNÉE — N^o 3

3 fr.
3.50



FREDRIC MARCH ET ELISSA LANDI

DANS UNE GRANDE PRODUCTION DE CECIL B. DE MILLE : " LE SIGNE DE LA CROIX " (EDIT. PARAMOUNT.)

DANS CE NUMÉRO : TROIS INTERVIEWS DE NOËL-NOËL, J. FEYDER, J. NOGUERO. — DEUX FILMS RACONTÉS : " L'HOMME A L'HISPAÑO " ET " BLONDE VÉNUS " — DES ARTICLES DE LILIAN HARVEY, LUCIEN WAHL, ETC... — LA CRITIQUE DES FILMS.



Vient de paraître :

Annuaire Général
de la
Cinématographie
1932-1933

Paris, franco domicile. 30 fr.
Départements et Colonies. 35 fr.
Étranger. 50 fr.

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

"CINÉ-MAGAZINE", Éditeur
9, rue Lincoln, Paris (VIII^e)

Il vous est indispensable !

Le Numéro :

3 FR. 50

MAGAZINE

Le Numéro :

3 FR. 50

Nouveaux prix d'abonnement :

FRANCE ET COLONIES :

Un an. 36 fr.
Six mois. 20 fr.
Trois mois. 10 fr.

ÉTRANGER :

Un an ⁽¹⁾. 50 fr.
Six mois ⁽¹⁾. 25 fr.
Un an ⁽²⁾. 60 fr.
Six mois ⁽²⁾. 35 fr.

BELGIQUE ET LUXEMBOURG :

Un an. 45 fr.
Six mois. 25 fr.

Les abonnements souscrits à l'ancien prix seront prolongés du tiers du temps qui, au 1^{er} Janvier, leur reste à courir.

(1) Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm.
(2) Pays n'ayant pas adhéré à la Convention de Stockholm.

PAIEMENT PAR CHÈQUE OU MANDAT-CARTE. COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX : PARIS 309-08

BUREAUX : 9, rue Lincoln, PARIS (VIII^e). — Téléphone : Balzac 24-87.

LE POSTE DOUBLE

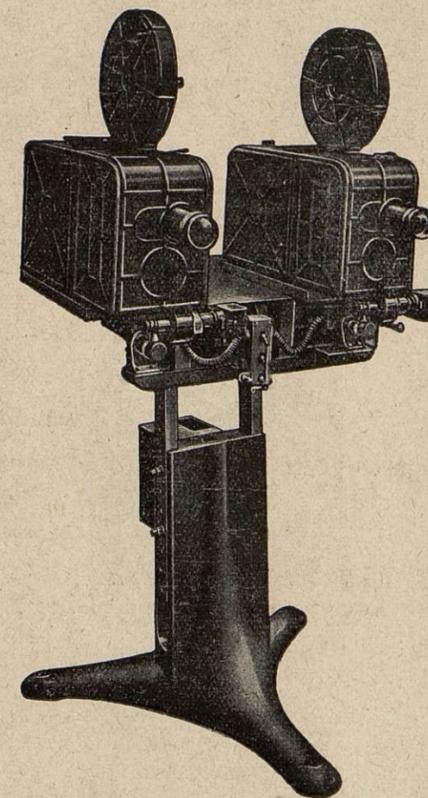
JACKY-STELLOR

SUR SOCLE FONTE

EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT
DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE

COMPLET EN ORDRE DE MARCHÉ

FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS

ANDRÉ DEBRIE

111-113, rue Saint-Maur

PARIS

1 9 3 3
MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

MARS

13^e Année.

Numéro 3.

Sommaire

Noël-Noël	3
<i>Arlette Jazarin</i>	
Patience et longueur de film	7
<i>José Germain</i>	
La Clef du bonheur	8
<i>Lilian Harvey</i>	
A quoi rêvent les jeunes gens	10
<i>Francia-Rohl</i>	
La vie est belle, nous dit Jacques Feyder	12
<i>Marcel Carné</i>	
« L'Homme à l'Hispano »	14
<i>Lucienne Escoubé</i>	
La fausse pudeur, l'ordure et la vulgarité	19
<i>Lucien Wahl</i>	
Des Livres près de l'Écran	29
<i>Jacques Sempré</i>	
Le Théâtre	30
<i>Maurice Bex</i>	
« Blonde Vénus »	31
<i>J. Hayce</i>	
De l'Héroïne à la Vedette	34
<i>Jacques Sempré</i>	
« Le Chasseur de chez Maxim's »	36
<i>Jean Valdois</i>	
José Noguero	37
<i>O.-D. Cambier</i>	
Échos et Informations	38
<i>Lynx</i>	
Quelques Films devant le Public	39
<i>Le Fauteuil 48</i>	
Les Éphémérides du Cinéma	40
Les Films du Mois	41
<i>Marcel Carné, Lucienne Escoubé et Jean Valdois</i>	
Courrier des Lecteurs	45
<i>Iris</i>	
« Ciné-Magazine » à l'Étranger	47

ÉDITORIAL

PARTI à la recherche de la vérité, notre confrère *La Dépêche de Toulouse* organisa récemment un référendum au sujet du doublage des films. 1.865 personnes se prononcèrent : 964 en faveur du doublage, 901 en faveur du sous-titre. Et l'enquêteur de conclure : « Majorité trop faible pour être décisive ». A vrai dire, le fait même qu'il y ait une majorité ne manque pas de surprendre, car le doublage a ses nombreux adversaires. Mais, si des films parlants étrangers rencontrent un réel succès, ne peut-on leur opposer *M, L'Homme que j'ai tué, Mes Petits, Grand Hôtel*, et plusieurs autres qui reçurent le meilleur accueil ?

Alors, où est la vérité ?

Poursuivons. Sur 350 lecteurs qui estiment que la production est presque exclusivement théâtrale et littéraire, 167 l'en félicitent, 223 la réprouvent.

Où est la vérité ?

La voie du cinéma de demain ? « Un art cinématographique français à fond humain, voire réaliste, aussi éloigné que possible de la guimauve américaine. Surtout du plein air. »

Mais alors ? *Je suis un évadé, Back Street, American Tragedy, City Streets...*

« guimauve » américaine ?

Vive le plein air ? Et le triomphe de *L'Opéra de quat'sous, d'Anna Christie, des Gaietés de l'Escadron, de Marius ?*

Et lorsque l'enquêteur demande une liste des meilleurs films de l'année, *A nous la liberté !* lui répond-on, et aussi *Poil de carotte, Danton, Le Rosier de Mme Husson, Les Croix de bois, Fanny, Mélo*. Il est difficile de rêver plus curieux éclectisme !

Bravo ! néanmoins, pour notre confrère, dont initiative méritait d'être signalée. Mais peut-on s'empêcher de demander encore : où est la vérité ?

Sans doute dans le vieil adage : « Aime d'abord, ne pense qu'après ! »

ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT
 FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr.
 BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 45 fr. — Six mois, 25 fr.
 ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm) : Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr. — Trois mois, 15 fr.
 (Pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.
 Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
 Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87.
 Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).

**NOËL-
NOËL**

Il me souvient d'une annonce de film, faite il y a environ cinq ans. C'était, comme vous voyez, il y a très longtemps, la notion de temps étant au cinéma fonction d'une évolution toujours très rapide. Cette annonce disait : *La Prison en folie*, avec Bach et Noël-Noël. Il me souvient aussi du grossier dessin qui l'accompagnait, une habituelle caricature de Bach que l'on voit sur maintes affiches, et une tête de Noël-Noël que l'on pouvait reconnaître à sa chevelure très personnelle, en ondes « larges et calmes ». Tout ceci était aussi laid qu'on pouvait le souhaiter. Vous vous en souvenez d'ailleurs. Ce fut là le premier film de Noël-Noël. Bien que je n'ai jamais vu le film, je suis sûre qu'il était autre chose que ce qu'augurait un si laid présage.

Depuis, Noël-Noël n'a cessé de tourner d'autres films, les uns moins bons, les autres excellents. Il a retrouvé maints personnages pour lesquels il a une dilection particulière et qu'il incarne avec infiniment

Noël-Noël a bien voulu marquer sa sympathie aux lecteurs de Ciné-Magazine en autographiant spécialement pour eux son plus récent portrait et aussi en nous communiquant, à leur intention, fixés sur gélatine, trois instants de sa vie : l'anniversaire de ses trois ans, son premier contact avec un piano et enfin le jour de son mariage. A droite, tenant un rouleau de papier, son ami intime Pol Rab, dont on vient de déplorer la disparition prématurée.

Pour les lecteurs de "Ciné-Magazine" sympathiquement Noël-Noël



d'amour. En tout, une douzaine de sketches, dont quelques-uns fort bons, tels que : *Octave, Sens interdit, Suivez le guide, La Disparue, Mariages modernes*, l'inénarrable *Brigade du bruit* et l'inoubliable *Adémaï-Joseph*; huit grands films dont *Mistigri, Papa sans le savoir, Monsieur Albert, Mon Cœur balance, Pour vivre heureux* et, en dernière date, la réalisation d'Hervil : *Mannequins*.

De ces vingt réalisations Noël-Noël n'a point tout aimé. Il est difficile pour lui-même et sait admirablement juger de son propre travail et des résultats obtenus. Nous ne nous en plaindrons pas, c'est à cette école que se forment les vrais artistes. Pour Noël-Noël, la vie, et par conséquent son art, est une suite d'observations, une longue, une patiente observation qui lui permet de traduire tout ce qu'il ressent, tout ce qu'il voit et tout ce qu'il apprend ainsi par ses moyens propres. D'ailleurs,



prétend-il avec juste raison, chacun de nous possède plusieurs moyens d'extérioriser ses impressions, très souvent des moyens que nous ignorons parce que nous n'avons pas encore su les découvrir. Tout juste si Noël-Noël n'estime pas que chez tout homme se trouvent des possibilités artistiques qui



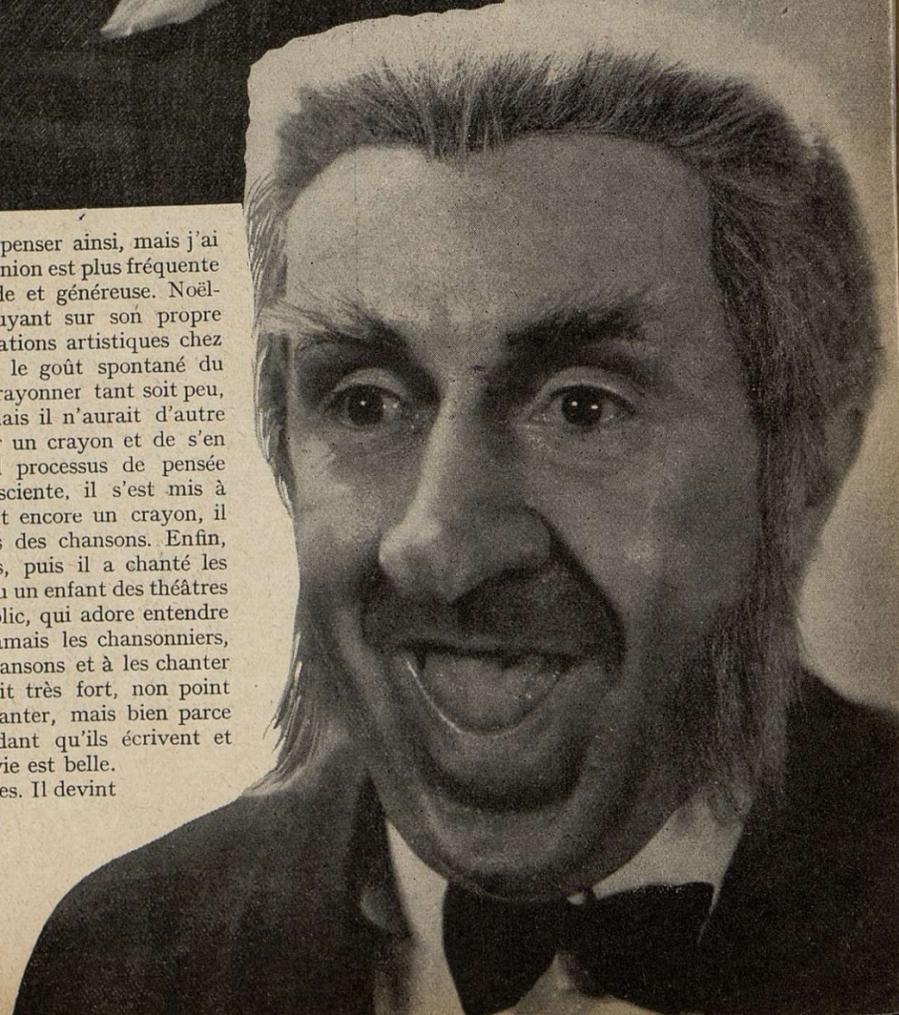


Noël-Noël souffre beaucoup de la contrainte, beaucoup plus qu'il ne le laissera jamais entendre. Il souffre de cette contrainte inévitable et multiple de toutes les autorités qui gouvernent un projet, avant que sous l'effort personnel de l'artiste il devienne réalisation. Noël-Noël aimerait toujours un jeu libre et spontané, un jeu qui ne soit pas endigué par une compréhension différente de la sienne ou une autorité prétendue artistique et qui se manifeste d'une façon parfois un peu arbitraire. Mon Dieu, tous nos grands artistes n'aimeraient-ils pas avoir libre jeu devant la camera, à tel point que la plupart d'entre eux rêvent de devenir à leur tour réalisateurs ?

Il est incontestable que, dans le talent si divers de Noël-Noël, il faut faire une scission très nette entre ses personnages de composition, ces savoureux gendarmes ou brigadiers de province que Noël-Noël ne peut pas invoquer sans immédiatement reprendre l'accent inégalable qu'il leur prête, et les autres personnages, non plus personnages-types, mais héros modernes, hommes de 1933, que nous croisons quotidiennement dans la rue. Noël-Noël prétend qu'il lui est plus facile de composer son personnage s'il est diamétralement opposé à ce qu'il est, lui, en réalité. C'est sans doute vrai, mais je crois que Noël-Noël est trop

sommeillent. Il n'est pas le seul à penser ainsi, mais j'ai pu constater jusqu'ici que cette opinion est plus fréquente chez les artistes de nature profonde et généreuse. Noël-Noël soutient sa thèse en s'appuyant sur son propre exemple. Les premières manifestations artistiques chez Noël-Noël se sont traduites par le goût spontané du dessin. Dès qu'il a commencé à crayonner tant soit peu, Noël-Noël s'est persuadé que jamais il n'aurait d'autre mission sur la terre que de tenir un crayon et de s'en servir. Puis, par je ne sais quel processus de pensée consciente ou d'évolution inconsciente, il s'est mis à écrire. Vous me direz qu'il tenait encore un crayon, il n'écrivait plus des dessins mais des chansons. Enfin, Noël-Noël a chanté ses chansons, puis il a chanté les chansons des autres. Il est devenu un enfant des théâtres de Montmartre, très gâté du public, qui adore entendre ces grands enfants que sont à jamais les chansonniers, jouant dans la vie à écrire des chansons et à les chanter devant le public qui s'en divertit très fort, non point pour le plaisir d'écrire et de chanter, mais bien parce qu'ils veulent se persuader pendant qu'ils écrivent et pendant qu'ils chantent que la vie est belle.

Puis Noël-Noël joua des sketches. Il devint comédien. Enfin il trouva le cinéma.



modeste, qui laisse penser que c'est là jeu d'enfant. Je sais comment naissent ses personnages fameux. Ils lui coûtent un long et patient travail d'observation, de cette observation dont il était question au début de ces lignes. Il porte en soi ce personnage à qui un jour il va donner naissance : il le modèle avec minutie, détail par détail, jusqu'à ce qu'il lui paraisse exactement à l'image qu'il avait voulue de lui. Pendant cette période d'incubation, il perd sa conscience « noëlesque » pour penser et sentir « brigadier ou gendarme » et ne redevient lui-même que, lorsque son héros étant achevé, un enfantement non douloureux mais triomphal donne jour au brigadier de *La Brigade du Bruit*, à l'ineffable *Adémaï-Joseph* ou



A gauche et ci-dessus, quatre saisissantes et irrésistibles compositions de Noël-Noël.

encore à l'agent de la circulation de *Sens interdit*.

Je ne voudrais point faire de peine à Noël-Noël, mais je voudrais pourtant lui dire que, si j'apprécie comme il se doit ses héros chargés à peine, ces pantins victimes de leur manque d'adaptation à la vie, je ne les aime guère. Tandis que j'aime infiniment tous les autres personnages de Noël-Noël, tous ces autres personnages qui, dans leur diversité, restent cependant les mêmes, ces personnages qui lui ressemblent comme des frères.

Le talent de Noël-Noël doit, je pense, se classer à part. Il est fait d'une complexité étonnante de qualités charmantes et de défauts attendrissants qui n'en restent

pas moins des qualités tant ils sont séduisants. Comme si vous vouliez séparer l'envers et l'avant d'une médaille, vous pouvez tenter l'expérience avec les particularités d'une nature telle que celle de Noël-Noël. Chaque détail de son caractère, chaque détail, à la fois défaut aimable et qualité séduisante, rend tout classement parfaitement impossible et confère à sa nature ce caractère particulier que nous subissons dans son ensemble avant que nous puissions en faire l'analyse, analyse qui se révèle, expérience faite, infiniment plus subtile qu'on l'aurait jamais pensée.

Une nature timide qui fait toujours de Noël-Noël un amoureux transi, une retenue invincible, une réserve farouche qui l'empêche d'être vraiment heureux, qui le fait souffrir jusqu'à la torture, car il aime, il aime

sans cesse et ne peut jamais avouer. Une délicatesse subtile, hélas ! pas toujours comprise, qui fait prendre parfois pour de l'indifférence ses sentiments les plus sincères et les plus délicats. Une impossibilité totale d'extériorisation qui le rend le plus malheureux des hommes. Avec cela, un sens des nuances rare, une subtilité telle qu'elle enveloppe d'un halo son personnage, d'un halo en demi-teintes jusqu'à faire de sa nature une symphonie très douce et harmonieuse (*Monsieur Albert*).

Oh ! cette tendresse latente et jamais avouée, comme il l'aime, et comme il se repaît de la souffrance raffinée

qu'elle lui cause ! Ces élans spontanés ou que son cœur voudrait tels, mais que sa timidité réprime ; ces aveux que sa pudeur efface, retient au bord des lèvres ; ses yeux qui parlent et cette bouche perpétuellement close ; cette crainte invincible de ne pas être dans la juste note, ce souci impérieux de l'harmonie des êtres, des sentiments et des pensées qu'il ne voudrait pas rompre, cette hésitation, au bord du bonheur qui lui tend les bras, née de la pensée gênante d'être opportuniste, de la pudeur excessive de trop donner de soi, qui pourra y mettre un terme ? (*Monsieur Albert*).

Seule une compréhension égale à la sienne, qui se penchera sur lui pour découvrir les trésors de son âme, pour rechercher son cœur, qui épargnera sa pudeur trop vive dont la subtilité sera aussi pénétrante, la sensibilité pareillement aiguisée, pourra opérer le miracle, une délicatesse de femme s'accordant harmonieusement avec sa sensibilité quasi féminine (*Papa sans le savoir*). A moins que ne soit livré à ses sentiments un être absolument sans défense, sans réactions apprises, un être né de l'instinct et soumis à l'instinct, un enfant par exemple. Alors, nous pouvons comprendre cette sollicitude incessante, cette tendresse protectrice, cet amour débordant et sans contrôle qui, ne se sentant ni jugé, ni estimé, se donne avec d'autant plus de fougue (*Papa sans le savoir*).

Avec toutes ces qualités, malgré toutes ces qualités, Noël-Noël reste un comédien comique, un comique de classe s'entend, mais comique quand même. Oh ! il est un comique qui navre, un comique qui fait sourire d'attendrissement et de pitié, un comique malgré tout.

Pierrot et Jean de la Lune.

Vous comprenez par là que je l'associe à René Lefebvre, René Lefebvre dont il admire le talent. Ils ont tous deux peut-être une nature parfaitement dissemblable, mais nous sommes obligés de constater que leurs personnages ont une frappante similitude. Il me plaît aussi d'associer leurs deux noms, car ils sont actuellement les deux comédiens comiques français les plus fins et les plus délicats.

Parlant d'eux, on pense à Chaplin. Non pas que l'art de Noël-Noël se rapproche du génie chaplinesque (le génie est une impulsion dangereuse en soi, aussi dangereuse que peut l'être le seul mot employé), d'autant mieux que le génie d'un Chaplin est unique et universel, cinématographiquement parlant. Mais, comme lui, on s'attend à voir Noël-Noël roulé, bafoué, battu, vaincu par un rival triomphant, par les rudes lois des hommes, par les limites conventionnelles de la société. Chaplin représente un état social ; il doit à sa thèse d'être vaincu ; Noël-Noël reste en dépit de tout un homme ; il faut qu'au moment de sombrer luise pour lui la lueur douce du bonheur, peut-être pas toujours certain, mais au moins probable. Chaplin est universel, puisqu'il invente, imagine, découpe, met en scène, réalise, joue, mime, pose un problème et le conclut. Mais que donnerait au cinéma français un Noël-Noël par exemple si on le laissait libre, totalement, au gré de cette inspiration, de source divine, qui commet parfois des erreurs, mais qui, par un instinct supérieur, s'inscrit en arabesques inégales sur le plan parfait de l'art, supérieur et infini ?

ARLETTE JAZARIN.



Pour conquérir le cœur de celle qu'il aime, Noël-Noël part à l'assaut des cimes (Monsieur Albert).

Patience et longueur de film

Par JOSÉ GERMAIN

« JE ne trouve plus rien. Je cherche et recherche ; hélas ! rien de possible ne m'est présenté. J'ai visionné cette semaine une trentaine de films. Trente médiocrités ou insanités. Alors, voilà, de désespoir j'ai pris ce documentaire. Il vaut ce qu'il vaut, tel qu'il est on ne saurait lui refuser quelques qualités ! »

Ce directeur de cinéma connu semblait découragé. N'allez pas surtout le confondre avec ces exploitants ignorants qui attendent toujours la grosse vedette et le titre sensationnel. C'est un curieux passionné. Il a découvert depuis sept ans tous les plus beaux films de l'ère nouvelle, et il en trouvera encore, mais vraiment, comme dit l'autre, il y a la Crise.

Les salles sont maintenant innombrables, les exclusivités sont nombreuses, les productions importantes sont retenues avant leur naissance, or les sous-produits pullulent.

On manque de bons scénarios, on manque de bons metteurs en scène, on manque d'ordre dans l'administration, d'économie dans la fabrication, de technique dans l'exploitation.

Le personnel improvisé qui s'est incrusté dans la plupart des postes conducteurs de la cinématographie, en dépit d'une incapacité constatée qu'aucun autre pays n'aurait acceptée, n'a jamais voulu abandonner un domaine aussi fructueux. On y a monté bonne garde. Chaque maison est une forteresse de droits acquis, elle coûte cher à entretenir, mais jamais l'épurateur n'y pourra pénétrer. Le talent est surveillé. Les scrupules sont honnis. Tant pis pour tout le monde. Le sceptre de la souveraineté sur le royaume de l'écran est passé d'Hollywood à Berlin, il a brûlé Paris en passant.

Par notre faute, uniquement par notre faute, car la France réunit toutes les conditions pour réussir, pour faire vite et bien, pour exporter d'excellents films et réaliser d'importants profits.

Auteurs, artistes, tourneurs, tout abonde, et il n'y a qu'à choisir, mais on ne veut pas se donner la peine de choisir. On ne veut pas chercher. On prend ce qui se trouve, au hasard. On utilise la présence, on profite d'une rencontre, on se souvient d'une conversation. Depuis l'avènement du parlant, on semble moins préoccupé d'art pur ; les découvreurs se sont tus depuis que les bavards nous assourdissent. Il y a une lassitude générale, et pourtant on produit vite, très vite, trop vite. Le travail en série n'a rien donné ; la France, terre de génie individuel et de création originale, n'y était pas préparée.

Devant tant d'impedimenta, les maîtres de l'écran se sont résignés aux méthodes commerciales. On a fait long pour faire profitable. Sur une idée de 600 mètres on a brodé, tourné un 2 400 mètres languissant.

Car les films du jour n'ont plus le droit d'être courts. On ne veut plus travailler pour la première partie du spectacle, on ne veut plus tourner de petites bandes, il paraît que ça ne rend pas. On travaille sous le signe des signes extérieurs. Pour nous présenter un film, on s'exprime ainsi : « Vous verrez une grande machine de 2.600 avec quatre grosses vedettes et un titre formidable. C'est énorme ! »

Hélas ! oui, c'est énorme, et des milliers de spectateurs pourront s'endormir doucement devant la grande machine.

Il sont venus en effet, ils reviendront peut-être encore quelquefois, mais un jour, on ne les verra plus. Déjà, pour les attirer, tous les grands établissements ont recours aux numéros de music-hall. C'est l'autre danger.

Devant la pénurie de bons films, on s'habitue aux spectacles mixtes où la part du cinéma se réduira progressivement : trois quarts, demi, quart. A ce moment-là, l'écran comme le théâtre d'hier, subira les sanctions nouvelles de son incorrigibilité.

Mais les solutions sont trop simples pour que nous n'y insistions pas.

Faire long, c'est détruire le rythme et la raison d'être du cinéma, c'est tomber dans la solution paresseuse du parlant ralenti aux dialogues fastidieux. Faire long, c'est tuer l'action, c'est-à-dire l'intérêt.

Et cependant tout le monde fait long, hélas ! Les meilleurs films de l'heure, eux-mêmes, sont atteints par le mal. *Grand Hôtel*, pour amortir ses six étourdissantes vedettes, dure près de deux heures et ne renouvelle pas son décor. C'est cinquante minutes de trop, et la série de ses dialogues à peine interrompus, en un milieu privé de tout pittoresque, finit par lasser la patience des esprits critiques et la passion des adorateurs de Greta Garbo ou de Joan Crawford.

L'une de nos meilleures bandes, *14 Juillet*, attendue avec impatience puisqu'elle est de René Clair, le plus doué des réalisateurs français ; cette bande dont j'attendais tant, depuis *Les Toits de Paris*, ce délicieux poème de la périphérie, et *A nous la liberté !* adorable promesse de retour aux rythmes d'autrefois par l'incorporation des rythmes musicaux, *14 Juillet* a déçu parce qu'un peu languissante. Cent jolies idées s'y trouvent noyées dans une absence de sujet.

Cette impression fut générale, et pourtant on n'osa pas l'écrire. Le dithyrambe est devenu un euphémisme en matière de cinéma. Il faut à tout prix découvrir ou confirmer un supertalent, dans toutes les circonstances, aux metteurs en scène de qualité.

On ne doit pas leur dire qu'ils se trompent. Et pourtant, n'est-ce pas leur intérêt d'apprendre de temps à autre un peu de vérité désintéressée sur leur œuvre ?

Un jour, avec raison, avec fougue, avec ironie, René Clair reprocha aux auteurs dramatiques de vouloir diriger les travaux des metteurs en scène. Aujourd'hui, les auteurs dramatiques pourraient lui reprocher de vouloir être auteur.

Sur une histoire minime, il a tenté en vain de construire un roman d'images ; en dépit de tout son talent de cinéaste, qui est grand, il n'a pas réussi. *Au fond, il est victime, lui artiste, d'une ambiance commerciale tyrannique.*

Le public lui-même qui n'a plus guère d'esprit critique, tant la médiocrité l'assaille, s'en aperçoit et le manifeste par un sommeil réparateur pour quoi ne semblait pas créée la nuit artificielle de nos salles. Puisse-t-il oublier l'ennui qui précède ce repos inattendu et ne jamais désert la légion de nos salles sonores, où l'art nouveau, qui naît, qui promet, qui réalisera, doit lui révéler un jour l'une des formes synthétiques de la beauté.

JOSÉ GERMAIN.



famille s'y trouvait alors que la guerre éclata, et nous dûmes rester. C'est ainsi que je reçus une éducation de danseuse sous la direction de M^{me} Zimmermann. Et ce fut en Allemagne que je fis mes débuts à l'écran.

N'est-il donc pas naturel que j'y ai continué ma carrière ? Ce fut Richard Eichberg, metteur en scène, qui me proposa mon premier contrat. Il m'avait vue danser dans une revue et m'engagea pour jouer dans un film appelé *Les Amours d'Hélio*.

Lorsque je me vis sur l'écran, je me pris à pleurer amèrement, et je déclarai que je ne ferai plus jamais d'autre film. Le rôle était un rôle dramatique et ne me convenait guère. Car je suis danseuse d'inclination et de tempérament. J'ai toujours aimé danser et chanter. Alors que je n'avais qu'une dizaine d'années, je dansais dans plusieurs villes d'Europe, dans les théâtres, les music-halls, et l'on m'appelait « Lilian aux pieds dansants ».

Je suis de disposition optimiste, et j'ai franchement le goût des choses modernes ; j'aime les sports, j'aime assister aux matches de football et de tennis. Je vou-

LA CLEF PAR LILIAN

drais tant avoir plus de temps à consacrer aux sports ! Et je ne puis que rarement m'abandonner à mon goût du jeu ! Peut-être est-ce pour cela que j'ai eu tant de plaisir à jouer la scène du patinage avec Henry Garat dans *Princesse, à vos ordres !* alors que le beau lieutenant de la garde royale et la reine déguisée en servante glissaient sur la patinoire, dans le clair de lune, aux accents d'une musique délicieuse, glissaient dans les champs élyséens de la Romance et de l'Amour !

Il est curieux de songer que, juste avant l'avènement des films parlants, le cinéma muet devenait un peu snob à l'égard des films d'amour et d'aventures romanesques qui avaient cependant fait son succès d'antan. Et les premiers temps du parlant ne semblèrent pas arranger les choses. Le microphone semblait très peu s'harmoniser avec les visages frais, charmants et jeunes des étoiles. Plus d'un pensa que l'ère du parlant avait marqué le glas de la Romance ! du romanesque !

La nouvelle voix du film, — quand elle n'était pas coupante et dure, métallique et hachée des exclamations familières à la pègre, — était spirituelle, brillante, sophistiquée enfin en diable !

Cependant, pour le cœur du public, la simple histoire d'un jeune homme et d'une jeune fille avait un intérêt bien plus grand, dégageait une émotion bien plus forte et représentait pour lui une distraction bien supérieure à celle des aventures d'un gangster ou aux histoires tarabiscotées de neurasthéniques pour gens du monde !

Le leitmotiv d'amour qui court au travers de films comme *Le Chemin du Paradis*, *Princesse, à vos ordres !* a, j'en suis sûre, charmé bien des spectateurs fatigués des conversations mondaines comme du bruit des revolvers-mitrailleuses...

C'EST-IL ÉGAL DE VIVRE HORS DE MON PAYS NATAL ?
Suis-je plus heureuse de travailler en Amérique qu'en Angleterre ?

Pourquoi, puisque je suis Anglaise, est-ce que j'ai travaillé en Allemagne et maintenant aux États-Unis ?
Pourquoi ai-je une villa sur la Côte d'Azur ?

Pourquoi est-ce que je ne travaille pas en Angleterre, en France ?

Pourquoi ? pourquoi ? POURQUOI ?

Voilà quelques-unes des questions qui semblent préoccuper l'esprit des spectateurs qui m'écrivent.

Questions cependant sans mystère, et leur réponse simple et sincère est bien facile à donner !

J'ai vécu en Allemagne depuis mes cinq ans ; ma

Songez à l'immense popularité de l'air *Ce n'est qu'un rêve !*... Cette mélodie, qui m'accompagne à travers ma promenade en voiture, dans Vienne et dans la campagne, refrain charmant que tout écolier flâneur sait siffler aujourd'hui. Et n'a-t-on pas chanté également, en tous pays, *Avoir un bon copain*, *Le Chemin du Paradis* et surtout *Tout est permis quand on rêve*...

Tout ceci indique une renaissance du film romantique et un succès nouveau pour les héroïnes gaies, jeunes, insouciantes.

Que m'importe le temps où se passe le film que je dois tourner ; que m'importe d'être revêtue de robes à traînes, coiffée de boucles compliquées, si mon héroïne est telle que je la rêve : malicieuse, gaie, insouciant, légère, fille de la fantaisie et du rêve !

Et telles sont les héroïnes que j'ai créées avec Willy Fritsch, Harry Liedtke et Henry Garat. Willy, sans doute, a été mon partenaire en Allemagne depuis les jours de mes débuts, et c'est un camarade très cher. On me demande bien souvent si nous sommes mariés.

faire à paresser au soleil ou à nager dans les flots bleus, de cette mer sans marée.

Là, je tâchais d'oublier tout ce qui touche au cinéma, et j'em'abandonnais à des rêveries reposantes... souvenirs d'enfance parmi les coteaux ensoleillés, recouverts de fougères et de mousses de mon pays natal, arbres où je grimpais... images charmantes, légères, à demi réelles, à demi rêvées...

C'est l'apanage des jeunes d'aimer bâtir des « châteaux en Espagne », de jouer à imaginer la vie comme on la voudrait, de croire que le soleil, la lune et les étoiles sont faits pour nous, que le monde commence avec nous, et que rien n'est jamais arrivé à personne d'aussi merveilleuse façon qu'à nous-mêmes.

Ainsi j'aime à m'évader au pays de la fantaisie, où mes pantins dansent suivant ma mesure !

Et celui qui tient la clef de ce royaume de féerie, celui-là possède aussi la clef du Bonheur !

LILIAN HARVEY.

DU BONHEUR HARVEY

Nous ne sommes que de bons amis. Je n'ai guère eu le temps de songer au mariage.

Si vous êtes un peu au courant du travail du studio, vous devez savoir que, quand un film est en cours, la vedette est au travail depuis le matin jusque tard dans la soirée. Les huit derniers mois, j'ai travaillé bien souvent sept jours par semaine, sauf six jours de repos dont j'avais fort besoin ! six jours de repos en huit mois, ce n'est guère !

Lorsque je suis venue à Londres, en 1928, je pensais m'y fixer pour quelque temps et même y tourner un film : *A Knight in London*, avec le jeune Robin Irvine. Mais mon contrat me rappelait alors à Berlin.

Depuis ce temps, je ne suis pas restée inactive ; je tourne tous mes films en trois versions... Mais cela ne va pas sans une grande fatigue et un effort continu !

Voilà pourquoi j'aimais tant à m'échapper quelques jours, entre deux films, et alors, dans ma petite villa de Juan-les-Pins, sur cette Côte d'Azur si belle et si pleine de charme, je m'offrais un peu de bon temps, à ne rien





Les Jeunes Gens

Où donc les jeunes gens prendraient-ils le temps de rêver quand le loisir de la réflexion leur est refusé?... Même l'amour brûle les étapes. Il y a moins de poètes et davantage d'hommes d'action. Faut-il s'en plaindre ou s'en réjouir?...

Les uns et les autres ont reçu une formation cinématographique. Elle est le résultat de l'empressement collectif vers une école universelle, — ni religieuse, ni laïque, — où le rêve se fait action, où l'action, par de subtiles manœuvres, réjouit le lyrisme.

Au cours d'une récente conversation que j'eus avec Méliès, l'excellent homme observa : « N'importe qui peut faire n'importe quoi, du cinéma par exemple. Il suffit d'avoir des capitaux. On achète l'appareil et la manière de s'en servir. Voyez le nombre de jeunes hommes, qui s'improvisent cinéastes ! » Et Méliès m'avouait regretter l'époque bénie où quatre savants — pas davantage — travaillaient dans le recueillement du laboratoire,



... Sa marotte : un angle inédit qu'il croit avoir découvert...

ennemis de la publicité, pour la joie pure d'animer les images que la projection fixe reproduisait sur l'écran.

Une armée s'est organisée. Organisée, est-ce bien le mot? Des techniciens, des artistes, des figurants, des hommes d'affaires, — car le cinéma est aussi, est avant tout une affaire, — se sont multipliés. Les aspirants à la carrière cinématographique, où trouvent à s'employer toutes les facultés naturelles ou forcées, se recrutent dans tous les milieux contribuant au développement d'une industrie qui s'assimile ce qu'elle absorbe gloutonnement.

De bas en haut de l'échelle sociale, des adolescents fiévreux mais certains donnent à leurs projets une face cinématographique. Ils seront ingénieurs électriciens, ingénieurs du son, metteurs en scène, décorateurs, peut-être, mais sûrement « cinéastes », par une secrète vocation et par le désir de gagner beaucoup d'argent... L'expérience leur viendra toujours assez vite...

Mais l'intérêt ne les guide pas tous. D'aucuns

sont réellement touchés par la grâce. Aucun esprit de lucre ne se mêle à leur louable ambition. Témoin ce reporter-photographe, perpétuellement en courses et en quête du cliché sensationnel. Sa marotte : un angle inédit qu'il croit avoir découvert. Tous ses modèles subissent une déformation peu avantageuse, mais que l'opérateur leur impose. Étirés interminablement, les visages et les membres humains, les objets hétéroclites ou usuels finissent par se ressembler...

L'artiste si personnel dont je vous entretiens jure qu'il sera quelque jour metteur en scène. Il « interprète », il « compose », il crée l'« atmosphère ». C'est un possédé, mais un possédé qui inspire la sympathie.

« Sérieux comme un pape », disent de ce petit Espagnol râblé, — il se nomme Pedro, — ses camarades. Il a, pour faire du cinéma, quitté père, mère et sœur, à qui, bien sûr, il cache une vérité pas très reluisante : il est garçon de restaurant dans un établissement de mine modeste. Il a beau n'occuper qu'un emploi subalterne, on ne peut pas ne pas remarquer ce petit brun dont le teint mat et les yeux de velours disent les origines sévillanes.

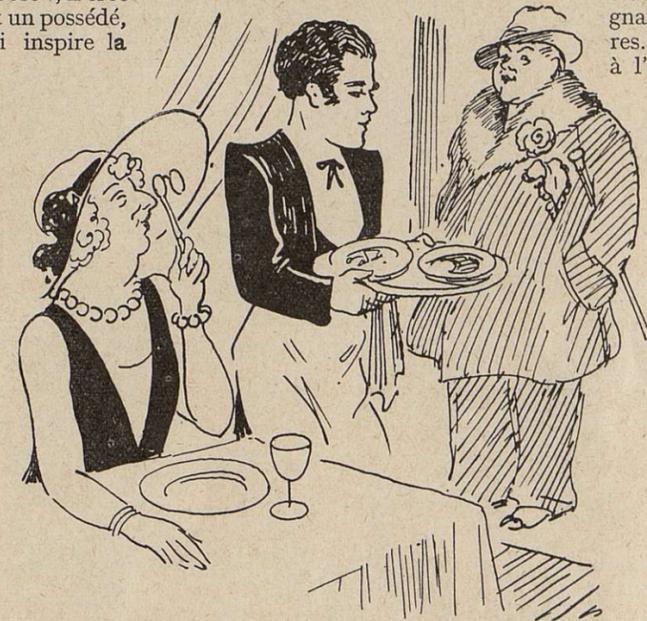
Pedro est sensible et peusentimental. La seule passion qu'on lui connaisse est originale : il a adopté une chatte dont les portées nombreuses et fréquentes attestent le tempérament. Pedro, qui a des mains de sage-femme, longues et insinuantes, accoucha de plusieurs chatons la courtisane fourrée. Informée de ces exploits, la Société protectrice des animaux récompensa Pedro par l'attribution d'une prime de 10 francs par opération menée à bonne fin. Pedro accepta avec dignité.

D'autres soucis l'assombrissent. Il m'a fait ses confidences. Des hommes et des femmes l'ont dévisagé avec une attention extrême, mais les propositions qu'il en a reçues ne correspondent pas à celles qu'il espère toujours... L'incendie couve sous la cendre, et la mine réfléchie du charmant Pedro cache un enthousiasme dont l'exubérance a gardé quelque chose d'enfantin : il va deux fois par semaine au cinéma. José Noguero est son artiste préféré, en raison d'une ressemblance que Pedro juge frappante, mais qui ne m'a pas frappée...

A la porte d'un cinéma spécialisé dans le reportage international, se tiennent deux sujets robustes, en tenue galonnée, qui distribuent des prospectus.

Ils ont des visages glabres, glacés d'indifférence. Renseignements pris, ce sont des chômeurs que la nécessité de gagner quelque argent a placés là comme des cariatides. Résignés à l'inévitable, il s'acquittent en conscience d'une tâche ingrate et parlent entre eux de l'usine... Le studio? Je vous jure qu'ils n'y pensent pas. Reprendre leur place parmi les camarades plus heureux leur paraît un sort plus enviable que celui des vedettes grimaçant sur de la toile blanche. Ils n'ont, à eux deux, pas plus de quarante-six ans...

L'étudiant pauvre accepte, pour continuer ses études, des besognes astreignantes à des prix dérisoires. Quand la fortune offrit à l'un d'eux plusieurs cachets pour la figuration, il en pleura presque de joie. Il tourna *Le Bal des Quat'z'Arts* et plongea avec délices dans un milieu familial, lui semblait-il. Des camarades ne le reconnurent pas quand le scénario voulut qu'il tournât dans *le Quartier*, sous leurs yeux, un rôle auquel ils attribuaient naïvement une importance... Le rêve s'acheva. Dégri-



...Des hommes et des femmes l'ont dévisagé avec une attention extrême...

ilé, il a retrouvé ses livres, mais sa mansarde est tapissée de photos qui sont autant de petites fenêtres ouvertes sur un monde qu'il ne connaissait pas, qui l'a rejeté après s'en être servi, mais duquel il ne se sent pas détaché...

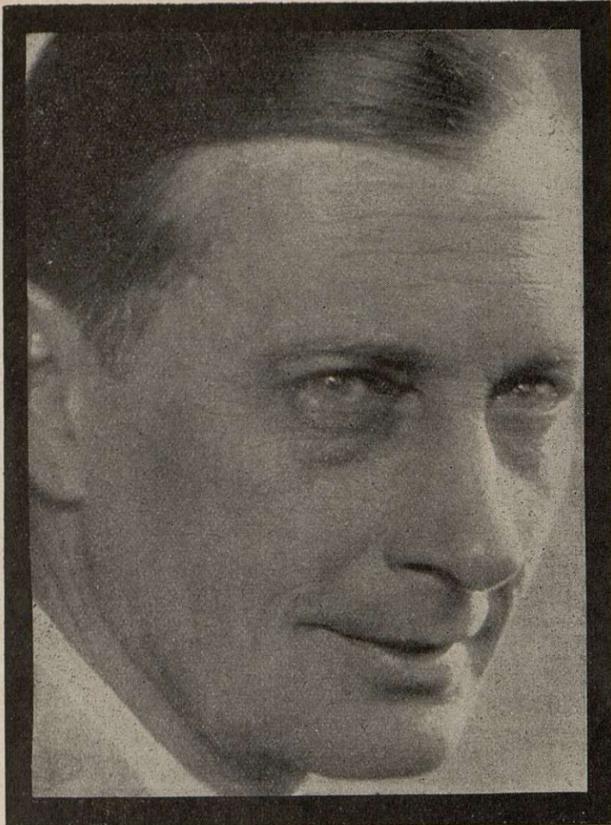
Au premier signe il accourait, mendiant que les miettes du festin suffiraient à assouvir. Mais qui donc pense à lui? Même ses camarades ont oublié cette brève liaison dont ils furent les témoins muets, peut-être envieux. Lui, depuis des mois, il rêve. Ça a été pour lui une révélation douloureuse, à laquelle il ne peut pas s'habituer...

Le Conservatoire national de musique et de déclamation a rouvert et refermé ses portes... Des Pylade, des Cid, des Oreste, il y en a toujours, dévoués à une cause qu'ils comprennent de moins en moins parce que leur besoin de servir peut ailleurs manifester sa généreuse ardeur...

— Nous voulons faire du cinéma, avouent-ils, sincères.

Pourquoi sont-ils là? — Le cinéma veut des études classiques... Racine et Corneille, Molière moins que tout autre, pouvaient imaginer qu'ils deviendraient au XX^e siècle les éducateurs d'artistes cinématographiques.

FRANCIA-ROHL.



LA VIE EST BELLE

nous
dit

JACQUES FEYDER

S'IL en avait jamais douté, le réalisateur de cette oubliable *Thérèse Raquin* aurait pu mesurer la fidélité de ses amis demeurés en France à l'empressement affectueux que mirent ceux-ci à aller l'accueillir à la gare...

Vedettes, metteurs en scène, journalistes... chez tous la joie faisait plaisir à voir. Le train transatlantique avait stoppé depuis longtemps que les conversations amicales se poursuivaient encore à la vive impatience des porteurs de bagages.

Mais un quai de gare n'est pas un lieu propice aux interviews. Aussi est-ce chez lui, dans le calme appartement qu'il occupe près de la place de l'Alma, depuis plus de dix ans, que nous retrouvons Feyder, quelques instants après son arrivée.

— Vos premières impressions ?

— Excellentes... Vous voyez un homme heureux, très heureux, espérant se mettre bientôt très sérieusement à l'ouvrage, rattraper le temps perdu.

— 1940 deviendrait-il bientôt une réalité ?

— Vous l'avez dit. Après un malentendu, aujourd'hui dissipé, toutes les difficultés ont été aplanies, et j'espère donner très prochainement le premier tour de manivelle... La vie est belle !...

» Non, il ne s'agit pas d'un film satirique, comme on l'a prétendu, mais d'une œuvre de la plus large fantaisie, où, cependant, l'élément « anticipation » ne jouera qu'un rôle de second plan.

» Pourquoi 1940 ?

» Mais parce que cette date correspond aux élections de la deuxième législature à venir et qu'à cette époque

les femmes auront certainement acquis le droit de vote et d'éligibilité.

» En tout cas, mon prochain film montrera cette réforme comme un fait accompli... Voyez jusqu'où va mon audace : je ne crains pas même de pronostiquer que la Chambre élue en 1940 comprendra trois cents femmes et le tiers d'hommes seulement...

— Pauvres hommes que nous sommes !... Et ce sera un film « très » parlant ?...

Feyder sourit ironiquement avant de répondre :

— N'est-ce pas un film parlementaire et... féminin ?...

— Vos interprètes sont-ils choisis ?

— En partie. François Rosay, ma femme, sera la leader féministe. D'autres artistes ont été présentés l'an dernier. J'espère qu'ils seront encore libres au moment où je tournerai 1940.

— N'a-t-on pas parlé également d'une adaptation de *Madame Bovary* dont vous seriez l'auteur ?

— C'est exact. Je ne vous cacherai pas que, dans ce sens, les pourparlers sont très avancés.

» Je ne me dissimule pas la difficulté d'une telle transposition. Je sais que je risque de me mettre à dos et les gens qui me reprocheront de m'être trop écarté du chef-d'œuvre de Flaubert et ceux qui me feront grief de l'avoir suivi de trop près... D'autre part, la jeunesse ne lit plus *Madame Bovary*, mais elle va au cinéma et demande des films captivants où les sentiments des

protagonistes répondent, à ceux de notre époque...

» Le problème, comme vous le voyez, est assez complexe... Pourtant j'espère arriver à une solution qui donne satisfaction au plus grand nombre de spectateurs, mais sans doute me faudra-t-il apporter certains changements au livre de Flaubert et peut-être même donner une importance primordiale à des personnages de second plan.

» Inutile de vous dire que les extérieurs seront tournés en Normandie, sur les lieux mêmes où Flaubert situa l'action de son roman, qui, en 1858, souleva l'indignation que vous savez.

» Vous souriez ? Celui-ci vous semble bien anodin, n'est-ce pas ? Eh bien ! apprenez qu'on ne pourrait pas tourner « *Madame Bovary* » en Amérique.

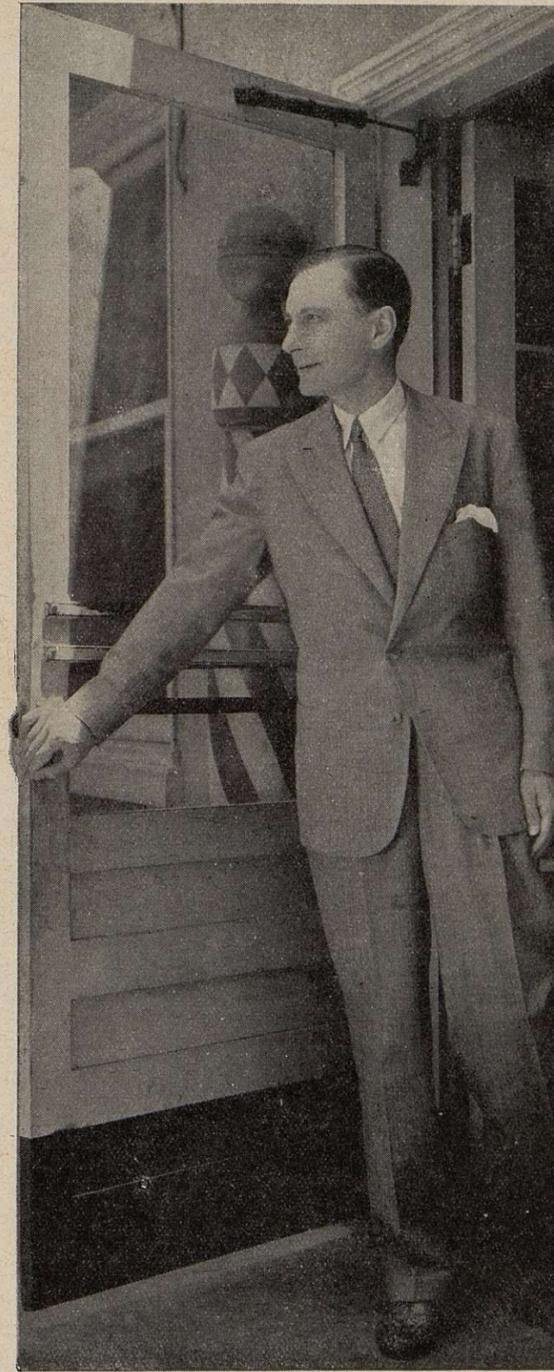
« La censure de Will Hays, qui laisse passer des sujets parfois audacieux comme ceux de *Je suis un évadé* et *Le président Fantôme*, opposerait son veto formel à la « sortie » d'un film qui montrerait une femme trompant son mari !

— A propos de l'Amérique, quelle est la situation actuelle du cinéma là-bas ?

— Critique, très critique... Cela, d'ailleurs, ne provient pas uniquement de la crise, mais, et surtout, de la médiocrité des sujets dont le public a fini par se lasser.

» Les producteurs américains manquent d'idées générales pour leurs films. C'est pourquoi des œuvres comme *A nous la Liberté!* *Mädchen in Uniform* ou *Le Chemin de la vie* ont, à Hollywood, un retentissement considérable.

» On en parle pendant des mois ; les producteurs les plus importants se réunissent, discutent du film qu'ils veulent faire. Voyez-vous, travailler à ce que l'on aime, il n'y a que cela.



Quelques jours avant le départ pour la France...

viennent de voir et essaient, la plupart du temps vainement, de s'en inspirer.

» On aurait grandement tort de croire ici qu'Hollywood dédaigne le film européen, n'en a cure...

— Européen ?

— Européen ! En Californie, il n'existe pas de films français, allemands ou russes. Il y a le film européen opposé au bloc américain.

» Toujours est-il que, devant la crise qui les menace, les firmes d'Hollywood ne voient qu'une solution : associer leurs efforts, fusionner entre elles. D'ici très peu de temps probablement, le marché américain sera régi uniquement par deux ou trois grands trusts. On sait déjà ce que les actionnaires y perdront ; on ne voit pas si le public y gagnera vraiment.

— Accepterez-vous de retourner ultérieurement à Hollywood ?

Feyder n'hésite pas.

— Pour un court laps de temps, c'est-à-dire pour la durée de réalisation d'un film, oui. Mais à la seule condition que le scénario soit défini avant mon départ de France. René Clair, je le sais, qui avait été pressenti par les Américains, a exigé les mêmes garanties. *Il a eu cent fois raison.*

» Mais assez parlé de l'Amérique. Dites-moi un peu où en est le cinéma français ?

Et comme j'en brosse un tableau assez sombre Feyder, m'entraînant, me prend par le bras :

— Allons, allons, dit-il, de l'optimisme, tout s'arrange, que diable !

» Quant à moi, ajoute-t-il avec émotion, ne le répétez pas, mais je suis très heureux. Voyez-vous, travailler à ce que l'on aime, il n'y a que cela.

MARCEL CARNÉ.

L'HOMME AL' HISPANO



— Pour moi, je suis fâché, fâché à mort avec le Hasard depuis qu'il m'a brutalement ravi un pauvre enfant, que j'aimais comme un fils. Mon pauvre Georges ! Son père et moi avions été très liés ; à vrai dire, j'étais leur notaire depuis toujours, mais... laissez-moi reprendre mon histoire dès le début. Qu'elle soit pour vous, les plus jeunes, un enseignement salutaire ! Georges Dewalter était un romantique incurable, et je pense souvent que sa décision aurait pu être autre... Enfin, n'anticipons pas...

**

Lorsque Georges eut reçu des mains de maître Montnormand les 49.700 francs qui constituaient toute sa fortune en ce monde, un découragement et une amertume profonde s'emparèrent de lui. Avoir toujours vécu à l'aise, largement, faire des projets d'avenir pleins de juvénile ardeur et se trouver brusquement devant une petite poignée de papiers, si légers, si prompts à s'envoler !... Déception ! déception !...

En dépit de l'affection paternelle qu'il sentait chez ce vieux notaire, qui avait géré la fortune autrefois belle des Dewal-

PERSONNAGES

Georges Dewalter. JEAN MURAT.
Stéphane..... MARIE BELL.
Lord Oswill..... GROSSMITH.
Deléone..... SATURNIN FABRE

Réalisation de JEAN EPSTEIN.

ON avait discuté longtemps ce soir-là des coups du sort, parfois si étranges ; on avait raconté des histoires bouffonnes, tragiques, heureuses ; seul, un vieil homme, ancien notaire de Paris, n'avait jusqu'alors rien dit. Le maître de maison se tourna vers lui :

— Et vous, maître Montnormand, quelle est votre opinion sur le Hasard ?

Maître Montnormand regarda chacun des convives, et soupirant :



ter, Georges n'envisagea qu'une solution : s'expatrier. Il savait, par expérience, combien aux colonies, au prix d'un rude travail, on peut se constituer une vie large, ayant toutes les apparences de la richesse. La médiocrité parisienne dans une administration quelconque lui aurait, bien vite, rendu la vie impossible. Non, il demanderait à la terre d'Afrique de lui faire accueil, et là il tâcherait d'organiser son existence le mieux possible...

Déjà, il se sentait très loin.

Les feux de la gare brillaient dans la pénombre de la nuit. Georges marchait à côté de Montnormand, très ému.

— Mais tu reviendras, n'est-ce

pas ? s'écria le vieil homme anxieux, et les larmes aux yeux.

Et Georges répondit, grave :

— Vous savez bien que non !...

En quoi il se trompait...

Dans le compartiment, adossé aux rembourrages du coupé, Georges regardait défilér les paysages familiers qu'il lui fallait abandonner pour toujours. Soudain, un grognement le rappela au sentiment de la réalité. Son voisin d'en face venait de prendre place, type



d'Anglais roux, à la face canine ravagée de rage et d'une sorte d'atroce et sempiternelle ironie ; le sourire ressemblait à un rictus, mais cependant l'homme était visiblement très noble, mais dur, coupant comme l'acier. Il avait, d'ailleurs, d'étranges yeux aux reflets métalliques. Il s'adressa à Georges en grommelant et en abaissant le store :

— Trop de soleil !

Mais Georges l'arrêta au passage, et le regardant dans les yeux :



— S'il vous plaît, laissez-moi regarder par la fenêtre et voir mon pays pour la dernière fois.

— Pourquoi la dernière fois, bouffonna l'autre. Vous allez vous tuer tout à l'heure ?

Dewalter sourit, sourire sans gaieté, doux et triste :

— Non, rassurez-vous. Je pars pour le Sénégal, je m'exile seulement !

La physionomie de l'inconnu changea ; il considéra longuement le jeune homme, et comme une vague de sympathie passait sur le dur visage ; prompt, il la dissimula sous une nouvelle bouffonnerie.

— Bravo ! s'écria-t-il.

— Pourquoi, bravo ?

— J'adore les gens qui foutent le camp ! Comme ça, je suis sûr de ne jamais les revoir... Et pourquoi vous vous exilez ? Chagrin d'amour ? (Et il ricana longuement.) L'argent ? (Avec commisération et ironie :) Vous êtes pauvre ? ou vous avez fait un mauvais coup ?

Dewalter détourna la tête, considéra le doux paysage fuyant vers l'horizon toujours reculé, puis, se retournant, dévisagea son interlocuteur et souriant d'un air très grand seigneur :

— Ça vous regarde ?

A nouveau, sur le visage tendu et secoué de tics, la même rapide, insaisissable sympathie :

— Non, mais je veux savoir pour-





éparse, cherche, loin, devant lui, le débouché ombreux et frais d'une rue étroite : il y a là une pâtisserie où, tout à l'heure... mais un coup d'œil donné à sa montre le rassure. Il ne sera pas trop en avance...

Au bas des marches, une somptueuse Hispano attend son maître...

Et voilà la lettre que Georges écrit :

« Biarritz.

» MON VIEIL AMI,

» Oui, c'est de Biarritz que je vous adresse cette lettre, et je vous demande pardon à l'avance des tourments nouveaux que je vais vous causer, à vous qui avez la faiblesse d'être attaché à l'abandonné, au solitaire que je suis. Vous vous demandez comment je suis à Biarritz ? La faute en est un peu à moi-même et beaucoup aux dieux. Je crains, à bien réfléchir, que ceux-ci me chérissent, de façon redoutable et cependant délicieuse. Mais voici les faits.

» Débarqué à Bordeaux, j'ai appris aussitôt que *L'Amiral-Rivière* avait une avarie de machine et ne pourrait prendre la mer que d'ici cinq jours ; je me demandais ce que j'allais faire lorsqu'on me tape sur l'épaule, je me retourne : Deléone, un ancien camarade d'escadrille, que j'avais perdu



quoi vous ne voulez pas que je baisse le store ? Si vous vous exilez après un mauvais coup, je m'en fous, mais je baisse le store. Si vous êtes, — il hésita un moment et bouffonna davantage pour dissimuler l'ombre d'une émotion, — malheureux et pauvre, je vous laisse regarder votre pays pour la dernière fois. Georges planta son regard dans les yeux gris :

— Eh bien ! trancha-t-il, laissez le store levé et laissez-moi tranquille ! Je suis pauvre.

Et il se replongea dans la vue de la douce campagne dont les molles ondulations cachaient la vie paisible, grasse, tranquille.

L'Anglais se pencha vers lui, un instant :

— Vous me plaisez beaucoup !

L'air las et excédé, Georges lui lança d'un ton glacé :

— Ce n'est pas réciproque !

— Alors, vous me plaisez encore plus. Bonne chance ! Regardez le pays.

Et Georges s'absorba dans la contemplation du paysage.

**

Biarritz ! Toute la joie, toute la gaieté d'un été chaleureux remplit les rues, les routes, la plage splendide où l'Atlantique vient dérouler les volutes immenses de ses vagues.

Sur la terrasse d'un hôtel, hôtel de grande allure, Georges écrit ; de temps à autre, il s'interrompt pour relever la tête, et son regard, glissant sur tant de beauté

entièrement de vue depuis. Il n'y avait d'ailleurs pas trop de sympathie entre nous : je le trouvais mufle, viveur, sans intérêt ; il est très riche, et c'est pourquoi je suis ici...

» Vous continuez à ne pas comprendre... Eh bien ! Deléone a, à Paris, une maîtresse à laquelle il vient d'offrir une Hispano splendide. Mais il ne pouvait se montrer

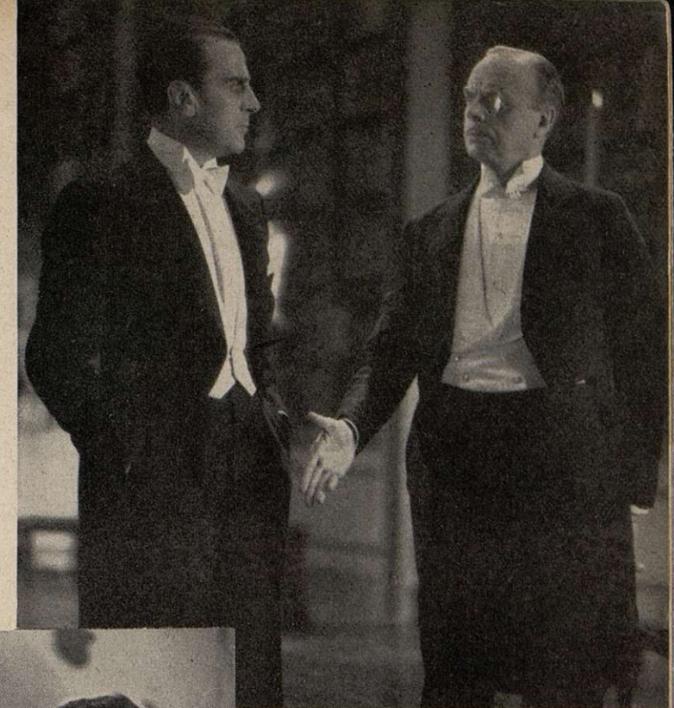


à Biarritz avec cette voiture, puisque M^{me} Deléone y est en villégiature. Il ne savait à quel saint se vouer, quand il a fallu que je lui tombe, je n'ose dire du ciel... Il s'est précipité sur moi, m'a étourdi de bonnes paroles et m'a assuré que je n'avais qu'une chose à faire : m'installer au siège de la voiture et m'en aller avec elle à Biarritz, le temps que lui-même devait y rester. Ensuite, nous remonterions tous les deux à Bordeaux, lui pour continuer sur Paris, moi pour m'embarquer...

» J'ai protesté, d'abord vigoureusement, puis, par veulerie, par lassitude, j'ai accepté. Que me faisait, à vrai dire, ce léger retard dans l'accomplissement de ma décision !

» Hélas ! je n'ai plus de décision. Car c'est maintenant, mon vieil ami, qu'il me faut vous avouer l'histoire terrible et délicieuse dans laquelle je suis, sans espoir, engagé jusqu'à je ne sais quelle tragique issue, à laquelle je ne veux pas encore songer...

» J'aime, mon vieil ami, j'aime éperdument... et j'aime une femme riche, prodigieusement riche, et belle, si belle ! Nous nous sommes rencontrés chez les Deléone (ah ! celui-là il aura tenu, dans ma vie, un rôle étrange !), et que vous dire ? Elle est mariée, mais vit pour ainsi dire séparée d'avec ce mari que je ne connais pas, d'ailleurs, et qu'elle paraît détester ; je la vois chaque jour, nous nous prome- nons, nous nous aimons, mais je n'ai pas encore eu la force ni le courage de lui avouer mes sentiments... Mais, ce qui fait le tragique de ce qui pourrait être pour moi le bonheur, c'est que je vis sur une bouffonne méprise... Stéphane (elle s'appelle Stéphane) me croit, comme elle, à l'abri de toutes les vicissitudes de la fortune, et de cela l'Hispano est cause, cette Hispano que je traîne avec moi et qui m'étiquette comme un des puissants de ce monde... Deléone, d'ailleurs, pour être sûr de la réussite de sa petite mufferie, annonce partout que ma fortune est énor-



me. Stéphane n'a pas le plus léger soupçon, pas la plus légère inquiétude... et moi, serré dans cette situation, impossible à changer, eh bien ! mon vieil ami, j'abandonne...

» Oui, je sais ce que peut dire votre tendresse prudente et alarmée... Que ferai-je après ? Hélas ! je ne pense point à après, il n'y a que Stéphane et toujours elle... L'argent coule entre mes doigts, sans que j'y songe... et, lorsque je me dis que c'est ma vie qui s'en va, je ressens je ne sais quelle épouvantable joie... à songer que je l'ai encore, près de moi, pour quelques jours, quelques semaines...

» J'ai tâché, l'autre soir, d'avoir l'atroce courage de fuir... je n'ai pas pu ; j'ai annoncé mon départ pour Paris ; elle m'a annoncé qu'elle s'était rendue libre, que son mari était au Maroc pour quelques semaines, qu'elle viendrait avec moi. Nous partons de-

main. Ma première visite sera pour vous. A bientôt, mon vieil ami.

» GEORGES. »

**

Paris ! Sitôt arrivés, laissant Stéphane se reposer quelques heures, Dewalter arrivait chez Montnormand :

— Mon pauvre petit, mon pauvre petit ! répétait celui-ci, que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas. Aujourd'hui je fais des folies. J'ai loué un appartement, meublé, vraiment de grand luxe... Il ne me reste pas vingt mille francs ; à ce train-là, dans six semaines je n'aurai plus rien ! même plus de quoi m'en aller,

même au Sénégal. Pour le moment, je n'ai qu'une idée, durer... Cette femme représente soudain tout ce qu'a rêvé ma misère.

— Ne peux-tu lui dire la vérité ?

— La vérité n'est pas croyable... Si le doute entrainait en elle, j'aurais l'air de m'être déguisé pour approcher de sa fortune. Non, je ne lui parlerai jamais ! Son mari va revenir du Maroc, dans huit jours, il réparaitra et puis...

Et Georges dessina dans l'air un geste indéfini.

* * *

En pénétrant dans l'appartement où Stéphane devait l'attendre, Georges eut l'effrayante surprise de rencontrer l'inconnu du train auquel il avait avoué la vérité sur lui-même. Une brève explication lui révéla que son confident et lord Oswill, le mari de Stéphane, n'étaient qu'un seul et même personnage... La vie a de ces sanglantes ironies... Décidément, il était bien perdu, mais, à quelque prix que ce soit, s'il n'était pas trop tard, que Stéphane ne sache pas, ne sache jamais...

Mais non ! Oswill n'avait rien dit ! Ricanant, bouffonnant, affreux de haine et de colère, il avait murmuré à Georges.

— Elle ne sait rien du tout. Je ne suis pas fou ! Si elle apprenait par moi la vérité, c'est à moi qu'elle en voudrait ! J'ai trouvé mieux, c'est vous qui la lui direz, cette vérité-là.

Et il avait exposé son affreux marchandage ; persuadé de l'infamie de Dewalter, il avait décidé de divorcer, de lui laisser sa femme. Ainsi, pour Georges, il devenait impossible de partir, il fallait rester, avouer ou...

La brusque arrivée de Stéphane avait arrêté et cette déclaration haineuse et le mouvement de révolte qui allait jeter Georges sur Oswill...

Et il était parti, ayant jeté sur la porte :

— Nous avons justement fini, M. Dewalter et moi... Vous voyez, tout cela s'est fort bien passé. Adieu. Et vous, monsieur Dewalter rendez-la heureuse. Cela vous sera facile ; vous êtes un parfait gentleman...

Et il les avait laissés seuls : Stéphane, au comble de la joie, Dewalter dissimulant son angoisse sous les caresses désespérées.

* * *

C'était fête dans la demeure familiale de Stéphane, à Oloron. La tiède nuit basque étincelait d'étoiles, et la maison brillait de toutes ses lumières.

Dewalter, songeur, regardait les invités danser dans les salons ; il avait perdu tout sentiment de la réalité des choses, il lui semblait avancer dans un cauchemar sans fin, où brillait seule, resplendissante et salutaire, Stéphane !

Quelques instants plus tard, Oswill sortait de son auto et se faisait aussitôt introduire auprès de Montnormand.

La scène entre les deux hommes fut pénible ; Oswill revenait, fou de colère, de jalousie, et bien décidé à revenir sur sa parole, à reprendre Stéphane, à balayer définitivement de sa vie ce pauvre qui lui faisait obstacle... Il offrit de l'argent au notaire, il le menaça, mais celui-ci ne sut que répondre une chose, une seule : « Mon ami partira, Monsieur, il l'a promis ! » Mais Oswill, incrédule, refusait de croire à ce départ.

Tandis qu'on dansait dans les salons tout proches, Georges eut avec Oswill une entrevue, la dernière...

C'est l'Anglais qui se jeta sur lui, avec rage :

— Ce que je veux ? Ma femme... J'ai changé d'avis, je ne divorce plus. Et j'entends que vous quittiez cette

maison ?... que vous disparaissiez de la vie de Stéphane et de la mienne sur-le-champ... D'ailleurs, je paierai ce qu'il faut !

Et il offrit à Georges, pâle et ironique, un chèque de trois cents mille francs.

Celui-ci le reçut et, s'approchant d'un bougeoir allumé, il le brûla, regardant paisiblement la mine interdite d'Oswill.

Georges regarda fixement l'homme ; il fit face. Et lentement il se pencha vers lui ; sans doute Oswill comprit la décision suprême que le visage tendu de Dewalter reflétait. Il sursauta un peu, le regarda longuement et une partie de la vérité lui apparut soudain ; il comprit le véritable caractère de Georges. Non, en vérité, celui-ci n'avait rien d'un gigolo !

— Si vous partez réellement, je saurai que vous êtes un gentleman, Dewalter... Je me tairai, vous avez ma parole.

Il était devenu grave, brusquement, et parlait avec solennité.

Georges, très las, se dirigea vers Montnormand, demeuré dans un coin du grand salon. Il lui raconta, simplement, sa décision prise ; et Montnormand, effondré, ne trouva rien à répondre à cet homme tranquille et résolu.

La nuit était plus bleue ; le parc, beau comme un décor de rêve.

Georges dansait avec Stéphane, sa dernière danse. Elle, dans son ignorance heureuse, rayonnait de joie et d'amour ; lui était ivre de passion contenue. Et tandis qu'il dansait, il songeait à ce petit pont de bois, pourri et vermoulu, dont l'accès était interdit, avait dit le jardinier, le jour déjà lointain de leur arrivée... un pont vermoulu, et au-dessous l'étang, l'étang traître encombré d'herbes aquatiques, qui tenait bien ses victimes, lit sûr et secret, qui ne trahirait jamais celui qui allait s'abandonner à lui.

Et la danse se poursuivait, allait finir... L'entente de Georges et de Stéphane était visible pour tous les yeux ; on les regardait, les commentaires allaient leur train, et parmi les conversations, de-ci, de-là, la fortune prodigieuse de Dewalter était souvent mentionnée... Oui, certes, il était l'homme le plus riche !... ne tenait-il pas son rêve dans ses bras.

Pas pour longtemps, hélas ! la danse finissait, il s'inclina devant Stéphane et lui baisa la main, longuement, et... s'en fut dans le parc nocturne, allumant une cigarette, désinvolte.

Dans le salon, Stéphane dansait... Montnormand avait vu Georges sortir ; inquiet, il s'avança sur le balcon. A ce moment, alors que Nicolaï, le vieux serviteur, passait sur la galerie, Antoinette, terrifiée, courut à eux :

— Quelqu'un est tombé dans l'étang !

Montnormand, glacé d'effroi, s'élança dans la nuit, mais il s'arrêta net, devant Oswill, très pâle...

— Il s'est tué, mon Dieu, il s'est tué !

— Je l'ai vu tomber dans les herbes !

Il parlait d'une voix lourde, comme de rêve...

Le vieil homme eut un sursaut :

— Vous l'avez conduit au suicide !

Oswill secoua la tête, fit quelques pas en avant et prononça d'une voix plus basse :

— Pas moi, lui ! Mais ne le plaignez pas trop, il laisse ici un souvenir... J'avais fait un marché avec M. Dewalter. M. Dewalter a payé. C'était un gentleman. Vous pouvez prévenir par là que votre ami... votre riche ami, vient de mourir d'un accident...

L'étang luisait doucement sous la lune, immobile et secret.

Dans les salons, au son d'une musique langoureuse, Stéphane dansait toujours...

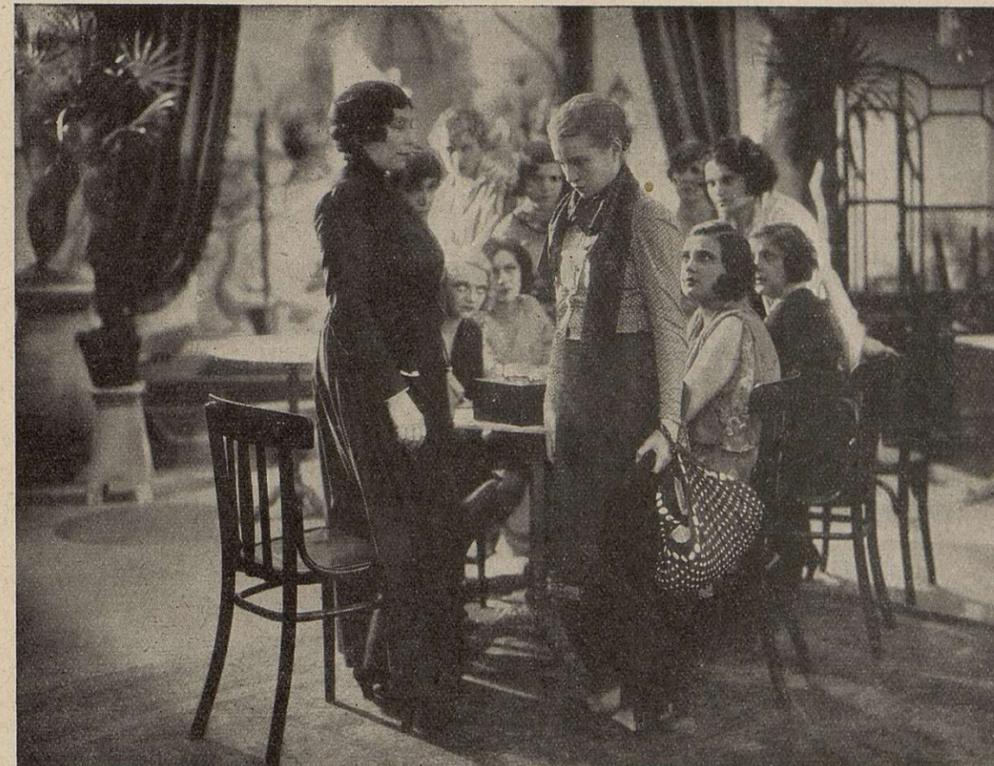
LUCIENNE ESCOUBE.

La Fausse Pudeur, l'Ordure et la Vulgarité

Par LUCIEN WAHL

« C'EST un spectacle pour les familles », dit l'un. « N'allez pas là en compagnie de vos enfants », dit l'autre. Un troisième ne s'occupe même pas de savoir quel film donne le cinéma où il se rend avec sa femme et ses filles. Et chacun d'eux, presque toujours, a tort. Il est des cas parfaitement flagrants. On veut

Donc, des œuvres peuvent se cataloguer dans ce qui constitue le spectacle accessible à tous les âges, mais la plupart ne se trouvent pas dans ce cas. On se trompe sur elles. Et surtout ce qui convient à un spectateur de douze ans ne convient pas à un autre du même âge. J'admire qui classe tel ou tel film et qui déclare :



Une scène de Marie, légende hongroise, film mille fois plus décent que la majorité des vaudevilles et que toutes les comédies d'amour, soit mondaines, soit boulevardières.

bien admettre que *La Tragédie de la rue* et la série de drames qu'elle a inspirés ne constituent pas un spectacle pour enfants, mais que ce genre d'ouvrages soit classé comme le type même de ce qui doit être épargné à ce qu'on appelle les familles, c'est lamentable. D'abord il ne faut pas confondre « le genre » et « l'œuvre ». Un film d'un certain genre peut mériter d'être vu, alors qu'un autre du même genre n'a pas absolument les mêmes qualités.

C'est ainsi que des gens classeront dans le même genre *Quatre de l'Infanterie* et *Un Soir au front*, ou, d'autre part, *Jeunes Filles en uniforme* et *Huit Jeunes Filles en bateau*. C'est comme si on disait que le jour et la nuit, c'est la même chose, parce que tous deux se manifestent quotidiennement (dans nos régions).

« Menez-y vos enfants ou ne les y menez pas », quand il s'agit de cas difficiles à discerner. C'est très simple, quand on veut parler de *Silence ! on tourne !* Là, évidemment, les enfants s'y amuseront sagement. Tout le monde ne sera pas d'accord sur *L'Amour et la veine*, qui, selon moi, peut être vu par tous, comme *1.000.000 Dollars legs*. Voilà, au surplus, des exceptions, puisque c'est du comique de premier ordre qui n'emprunte rien au sale vaudeville et à la comédie prétendue boulevardière et seulement idiote.

Mais on veut en venir aux erreurs absolues, aux interprétations fausses et quelquefois lâches qui suivent une tradition avec un respect stupide.

On se rappelle l'enfant observé par Courteline et que son père mena voir une pièce scabreuse. La mère se dé-

sola et dit : « Il faut conduire ce petit au Châtelet. » Or, l'enfant n'avait rien compris à la comédie légère, s'y était ennuyé et, devant les danseuses du Châtelet, pensait précocement à des lubricités... Notez que rien, dans ces effets, ne devrait choquer, mais l'anecdote devrait faire réfléchir. Or, faire réfléchir les esclaves de la tradition, ce n'est pas commode, pour ne pas dire que c'est impossible.

Qu'est-ce que Guignol ? Un amalgame et une suite de brutalités et de méchancetés. De surcroît, on y rosse les pouvoirs établis, ce qui devrait effrayer les parents respectueux des autorités. Mais personne n'y pense. Et les mioches se tordent au spectacle des pires cruautés, des coups de bâtons violents et du triomphe des brigands. Il ne s'agit pas de savoir si ces farces influent sur leur esprit, et bien audacieux qui tirerait de Guignol et de ses auditeurs une morale définitive, mais nous constatons des faits.

Il y en a d'autres. La comtesse de Ségur est le type de l'auteur pour enfants. On a déjà souligné l'état d'esprit presque révolutionnaire d'un grand nombre de pages de cette brave dame, née dans l'entourage du tsar et devenue une aristocrate française. M. G. de la Fourchardière, entre autres, en a parlé et, dans un livre récent, M. Jacques Chennevière a signalé le goût de la comtesse de Ségur pour les scènes de flagellation.

Mais ce qui précède doit nous amener, par voie de conséquences, au cinéma. Or, l'écran me semble bizarrement compris de ceux qui, à toutes forces, défendent la pudeur des familles. Jamais un seul de ces messieurs-dames n'a dit l'horreur d'un passage de vaudeville ordinaire, mais tous s'insurgeront quand il s'agit d'une femme que l'on qualifie de prostituée, et cela dans n'importe quel cas.

Or, nous allons choisir des exemples typiques. *L'Anc de Buridan*, film tiré d'une comédie de Robert de Flers et G. A. de Caillavet, expose le caractère et les aventures d'un bonhomme qui a une amie très intime, laquelle se déshabille et est bien jolie (c'est M^{me} Colette Darfeuil) ; il aime la maîtresse et la femme d'un ami et hésite entre les deux ; il épousera une jeune fille très volontaire, qui l'aime. Ce n'est pas une ânerie, malgré le titre ; j'opinerai plutôt pour un autre mot dérivé du nom d'un quadrupède différent et au moins aussi sympathique que maître Aliboron (ce n'est pas le cochon). Je ne critique pas le sujet, d'abord parce que ce n'est point mon rôle ici, ensuite parce que j'admets toutes les histoires, mais personne ne pensera à dire que *L'Anc de Buridan* ne peut être vu par presque tout le monde. Je répète que, pour ma part, je n'empêcherai personne d'aller regarder ça, d'autant plus que bien des spectateurs s'y amusent.

Seulement, je pense à d'autres films, et par exemple à *Marie, légende hongroise*, qui parut sur l'écran la même semaine que *L'Anc de Buridan*, et je suis sûr que des personnes bien pensantes diront qu'il faut interdire aux familles d'emmenner les demoiselles genre 1890 et les enfants voir le film de M. Paul Fejos. Pourquoi ? Parce que, diront-ils, Marie est domestique dans une maison de plaisir et que, cette maison, on la voit.

Or, *Marie, légende hongroise*, est mille fois plus décente que la majorité des vaudevilles et que toutes les comédies d'amour, soit mondaines, soit boulevardières. Que dis-je ? Elle est la décence même. Marie est séduite par un idiot. Soit, mais on ne voit même pas qu'ils s'embrassent. Elle échoue « chez les filles ». Là, on remarque des hommes, personne n'embrasse qui que ce soit. Marie se trouve mal ? On l'emporte et quelqu'un vient dire : « C'est une jolie petite fille. » On a compris qu'un enfant est né.

Le bébé est choyé par ces dames. Rien de scabreux. On enlève l'enfant par ordre de dames de la ville qui ont déclaré qu'une petite fille (de trois semaines), dans une maison pareille, c'est un défi à la morale. Or, ces dames ressemblent aux personnes qui interdiraient à leurs enfants le spectacle de *Marie* et en même temps trouveraient très convenable le dialogue de *Rien que des mensonges*, où un homme parle d'une voiture quand son interlocuteur croit qu'il est question d'une jeune fille.

Ah ! oui, j'« admire » ces personnes pudiques qui admettent, pour leurs petits, le spectacle de certaines choses et leur défendent ce qui vient d'être résumé.

Ce sont les mêmes qui, par exemple, trouvent certains films charmants et justes et, dans la vie, prouvent des inconséquences. On connaît *La Fleur d'orange*, film-pièce où une situation fustige plusieurs préjugés. Or, je suis sûr que certains spectateurs qui applaudissent cette satire pensent, dans la vie, comme ceux auxquels ils ont donné tort dans la comédie.

Pareils à ceux-là sont les apaches qui sifflent le traître de mélodrame et le cambrioleur.

Oh ! fausse pudeur, hypocrisie, ordure, comme tout cela se mélange dans des âmes parfaitement sincères, qui, par exemple, confondent farce et vulgarité ! Des saletés sous-entendues les charment et ils disent : « C'est gaulois, c'est grivois, c'est fin, c'est spirituel. » Mais le rot d'un personnage d'*Allo ! Berlin ? Ici, Paris*, les exaspère. Ils sourient en connaissant des cochonneries dites par des dames en robes à panier et s'exclament contre ce qu'ils appellent la vulgarité de M. Milton, qui est de la gaité bonne enfant. Ils se moquent d'un personnage qui met sa serviette autour du cou pour manger (oh ! le saie individu !) et s'extasie devant le monsieur bien habillé qui baise la main d'une femme là où vingt hommes viennent de poser leurs lèvres.

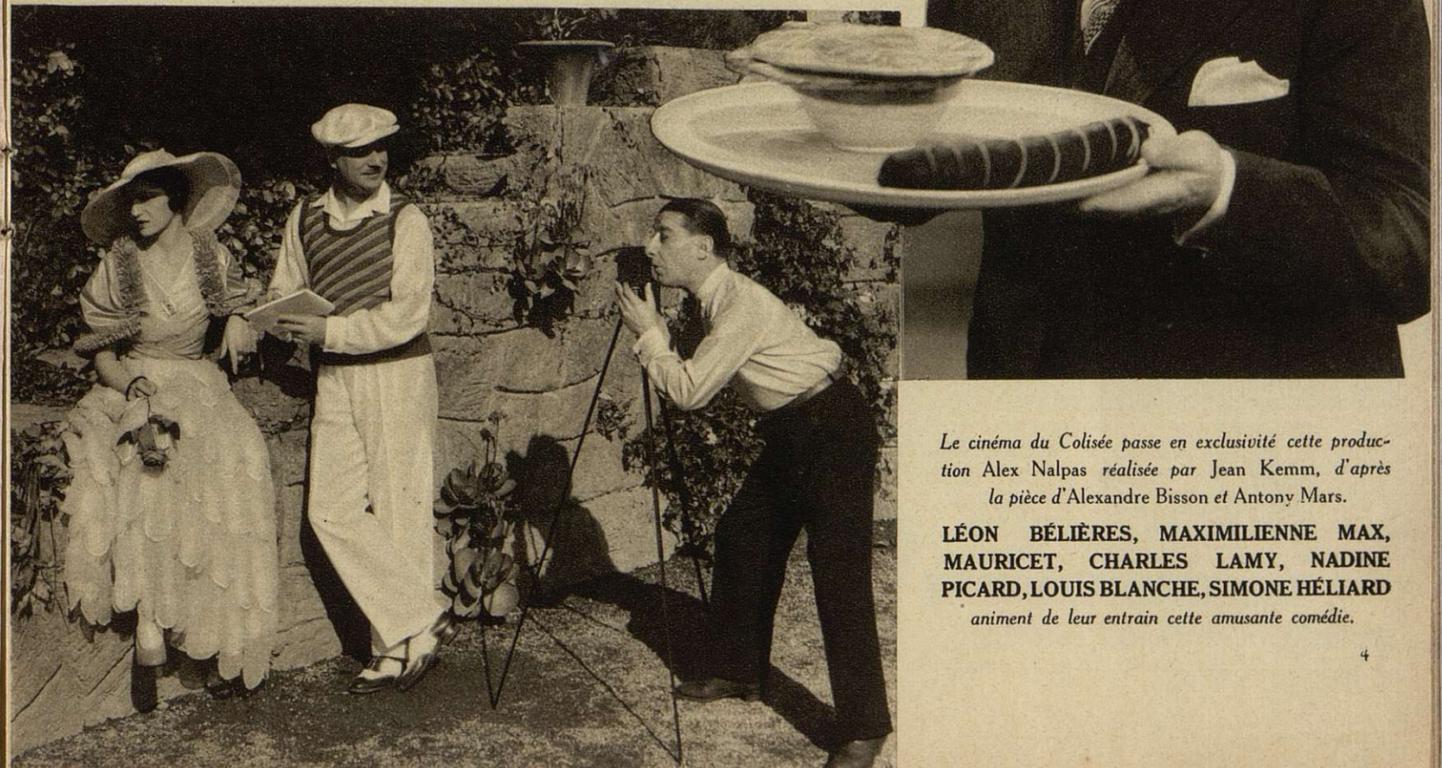
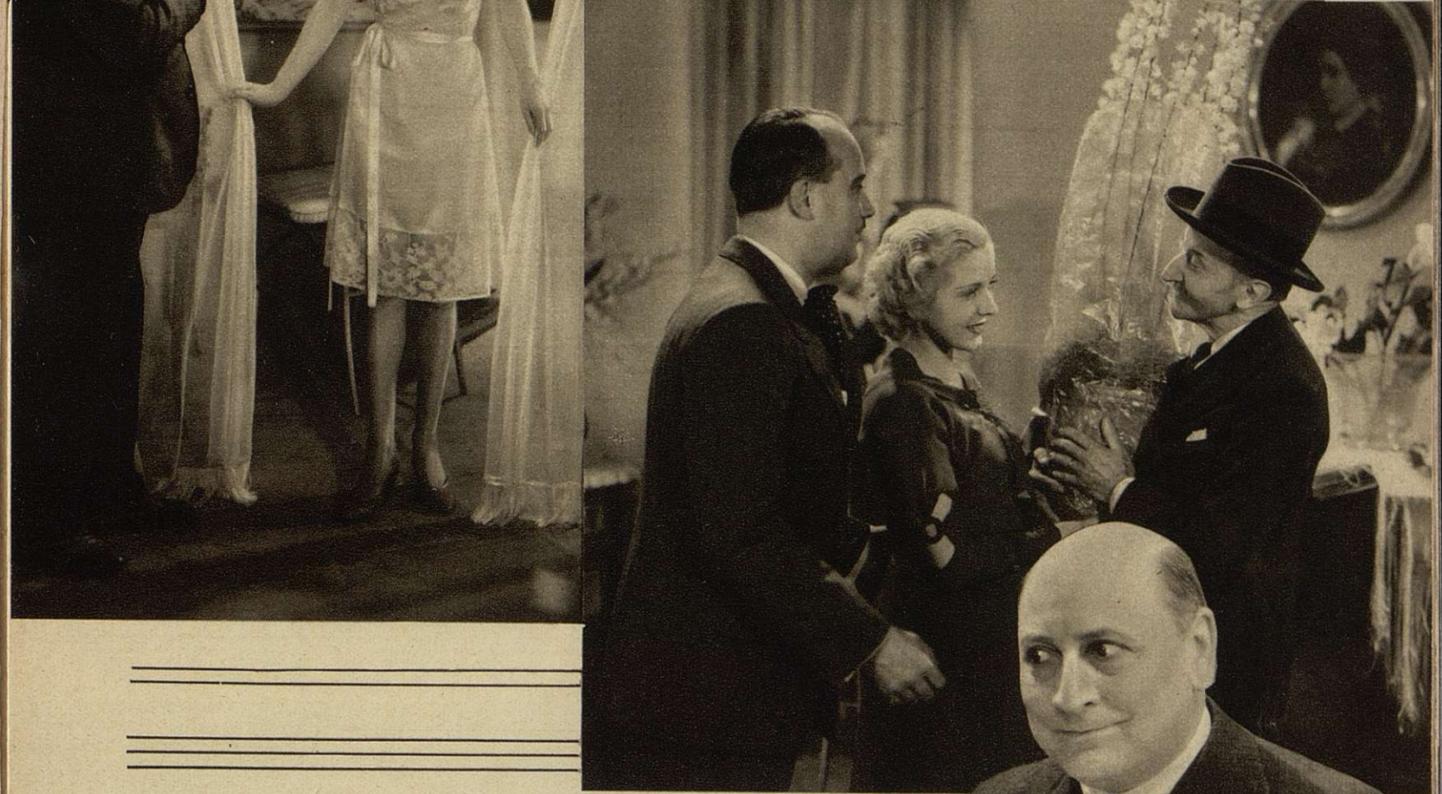
Je pense aux déclarations, dans *l'Évangile du soleil*, de M. Alain Gerbault sur le mal qu'a fait la fausse pudeur aux indigènes des îles du Pacifique. Simplement, en forçant les enfants à se vêtir comme les Européens, on a aidé à la disparition ou à la diminution d'une race. Tout cela se tient. Je pense à Raphaella Emmanuelle, qui, dans le second volume de *Renaissance*, de M. Ignace Legrand, lit, au sujet de son roman (elle vient de publier un livre) ces notes d'une publication : « De pareils ouvrages, quelle que soit l'intention de leurs auteurs, méritent notre réprobation, de nos jours plus que jamais, même s'ils ne sont pas vraiment obscènes. » Elle dit : « Comme ils m'ont vite lue ! »

Et comme les faux pudiques observent mal et le film, et les livres, et les hommes ! Car remarquez que l'on met à l'index aussi bien les ordures que les œuvres sincères, ou plutôt qu'on crie haro sur celles-ci beaucoup moins rarement que sur celles-là, mais la véritable idiotie, le ramassis d'effets malpropres et usés ne sont jamais combattus par les défenseurs de la fausse morale, dont quelques-uns sont peut-être sincères. Il y a, d'ailleurs de vrais apôtres parmi eux ; je n'en veux pour preuve que ces mots qui suivent une déclaration de nos confrères belges, MM. Charles Dekeukeleine, Willem Rombauts, Paul Werrie : « L'un des signataires de cette note reçoit, au moment du bon à tirer, du directeur d'une firme commerciale qui poursuit un but d'apostolat, la prière suivante : « J'apprends que vous allez consacrer dans tel journal un article au nouveau film de Dreyer, *Vampyr*. Je vous serais reconnaissant de ne pas être trop élogieux ; c'est un concurrent qui vient d'obtenir l'exclusivité pour la Belgique. »

Pouah !

LUCIEN WAHL.

LES SURPRISES DU DIVORCE

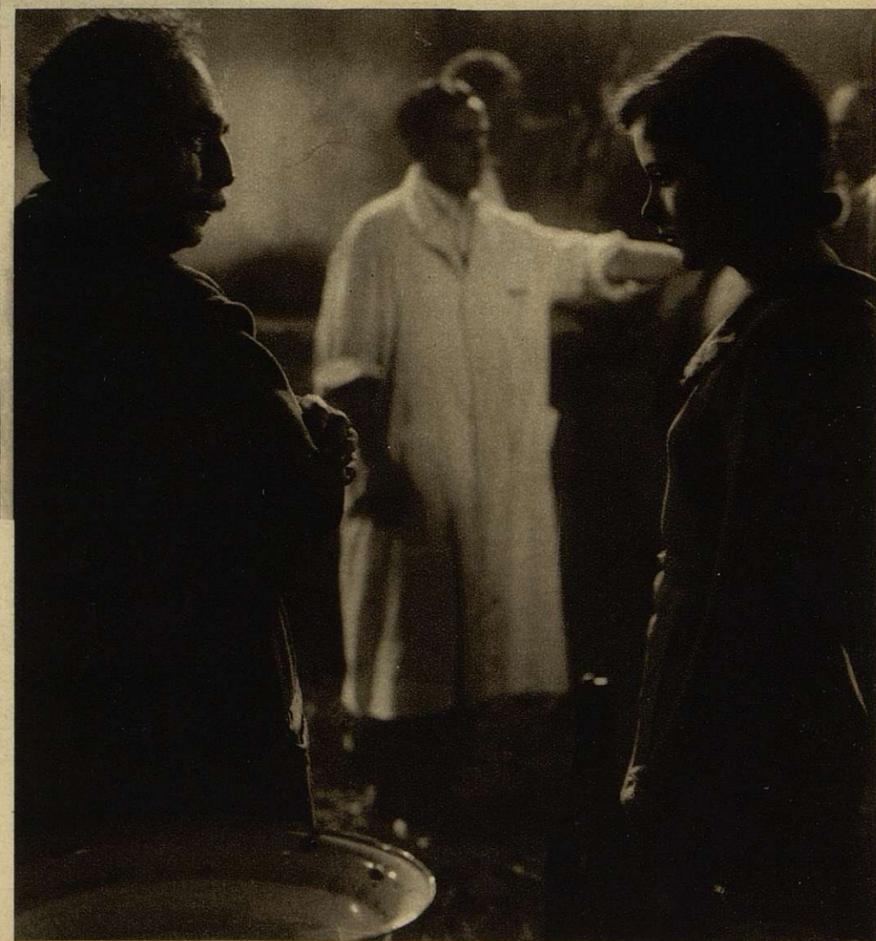
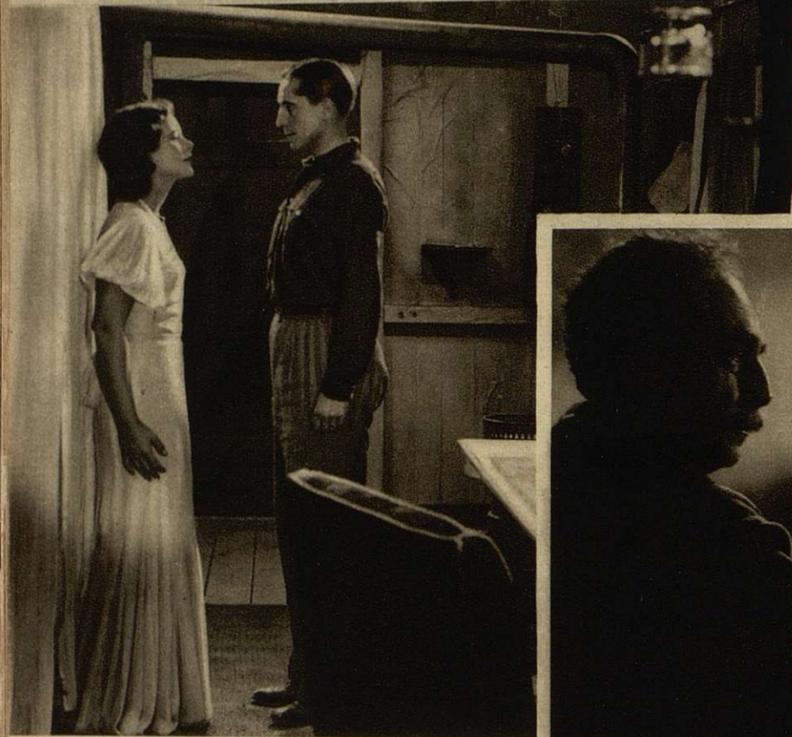


Le cinéma du Colisée passe en exclusivité cette production Alex Nalpas réalisée par Jean Kemm, d'après la pièce d'Alexandre Bisson et Antony Mars.

LÉON BÉLIÈRES, MAXIMILIENNE MAX, MAURICET, CHARLES LAMY, NADINE PICARD, LOUIS BLANCHE, SIMONE HÉLIARD
animent de leur entrain cette amusante comédie.



EXTASE

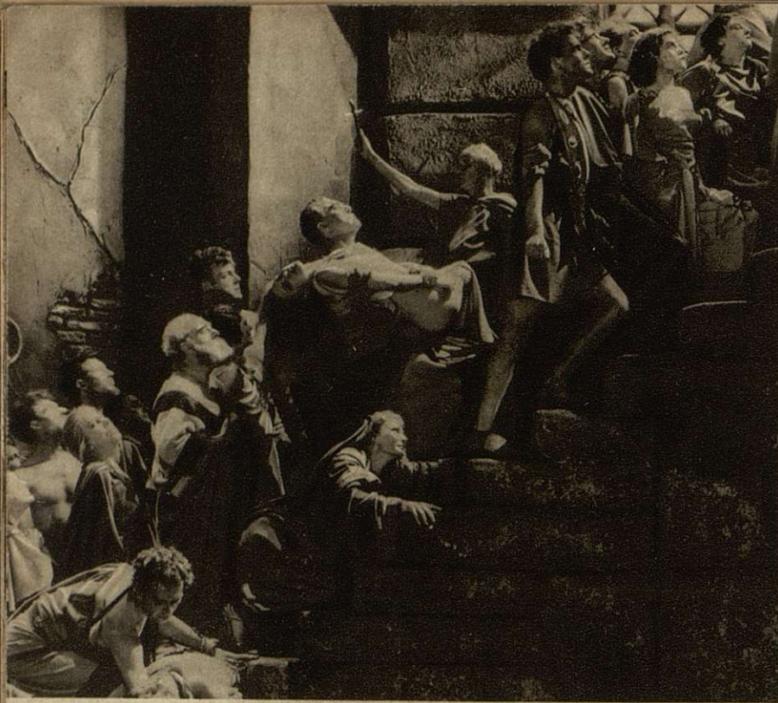


Le public du théâtre Pigalle fait le plus chaleureux accueil à cette très curieuse réalisation de G. Machaty, interprétée par **ANDRÉ NOX, PIERRE NAY, ROGOZ et EDDY KIESLER.** (Direction artistique : A. Chemel. Production Elekta-Film. Édition G. F. F. A.)

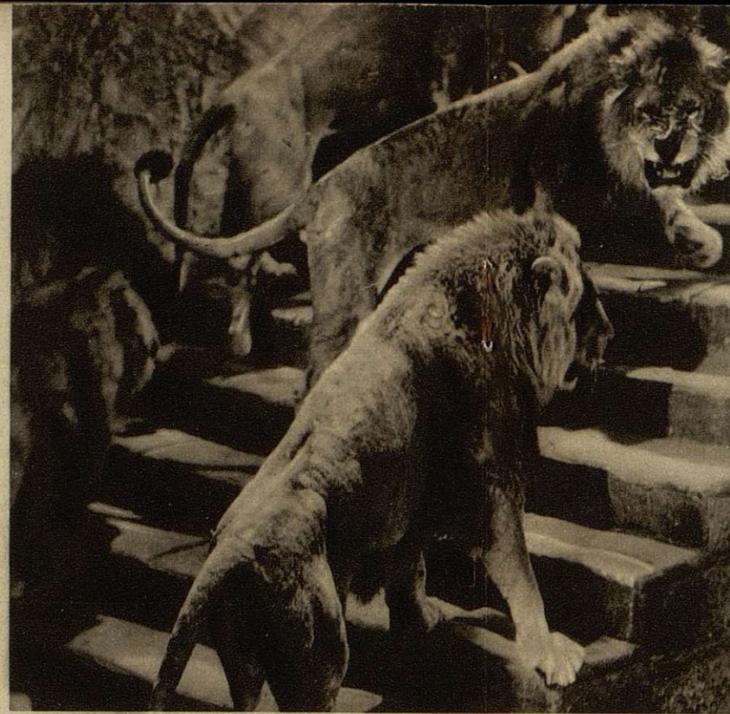
Les 28 jours de Clairette



G. F. F. A. annonce la sortie prochaine de cette production André Hugon, qu'interprètent **ARMAND BERNARD** avec **BERVAL, MIREILLE** et **JANINE GUISE, RIVERS CADET** et **GEORGES PÉCLET** dans les rôles principaux.

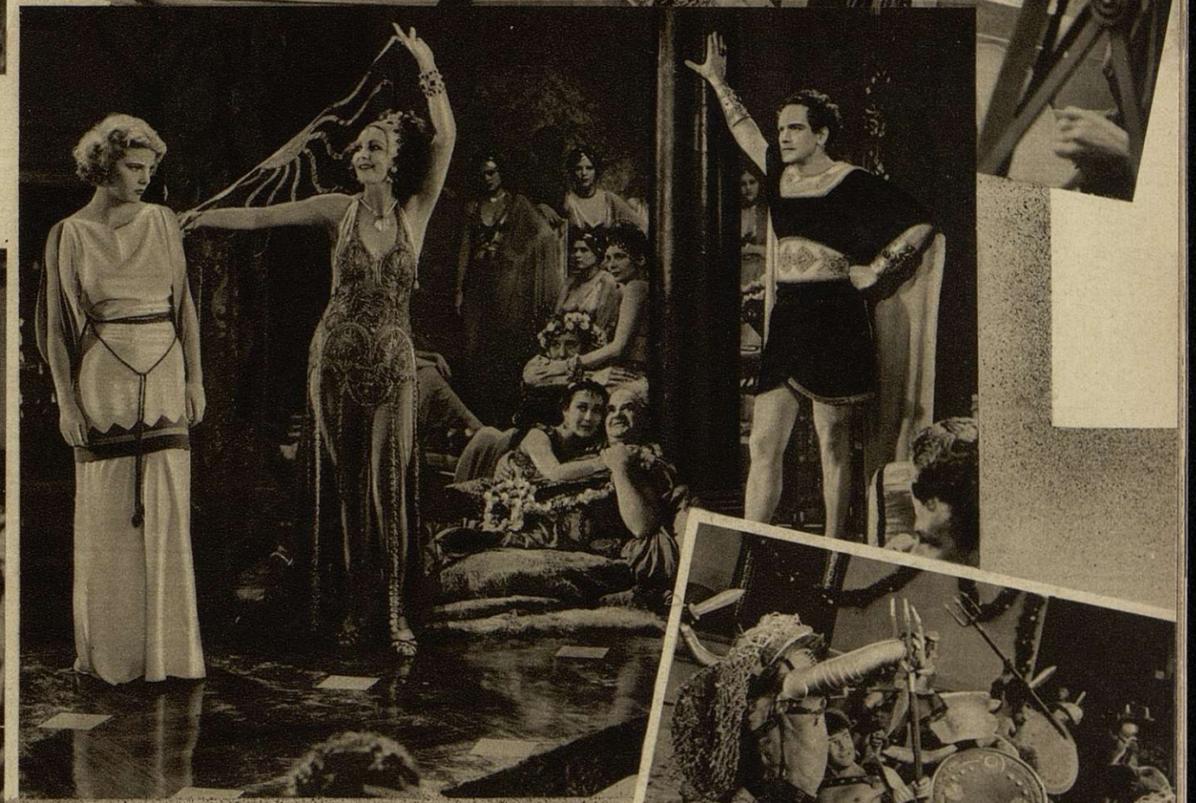
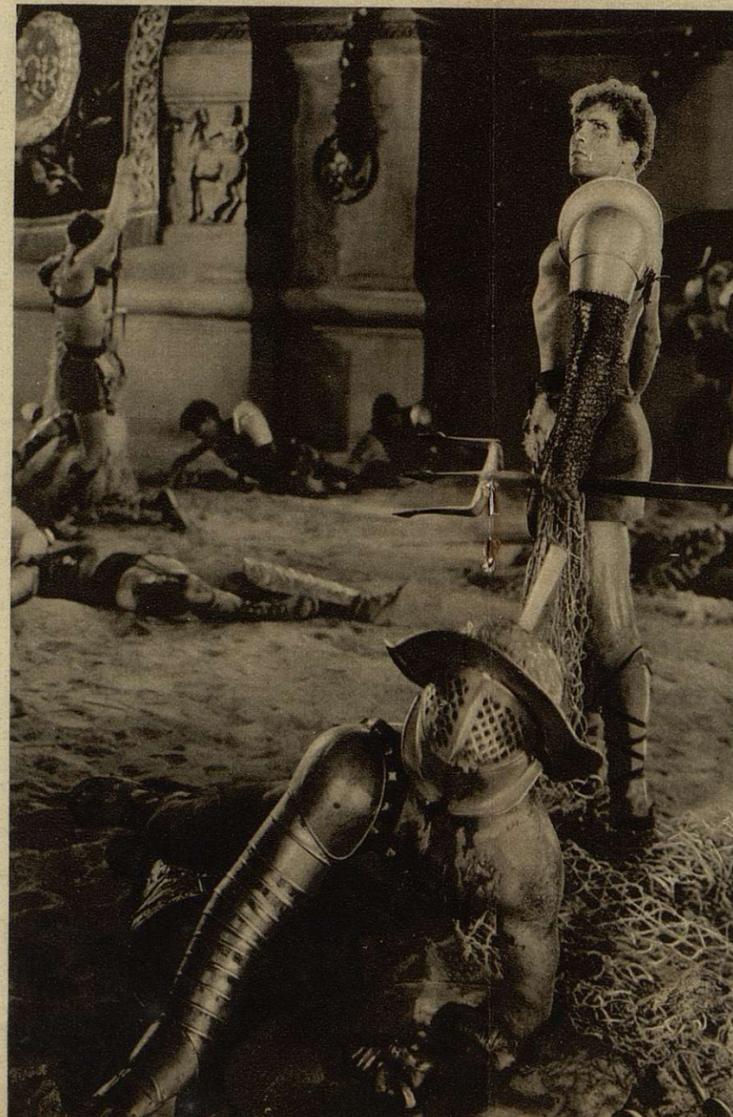


LE SIGNE



DE LA

CROIX



Une production Cecil B. de Mille est toujours un événement. Nous attendons impatiemment la sortie de son dernier film que Paramount doit nous présenter. Nous y applaudirons **FREDRIC MARCH, ELISSA LANDI, CLAUDETTE COLBERT, CHARLES LAUGHTON.**



Toucheons du bois



Maurice Champreux a transposé à l'écran cette pièce d'Oscar Wilde.
JEANNE CHEIREL et **ARMAND BERNARD** en interprètent les principaux rôles avec
LILY ZÉVACO, **SUZETTE MAIS**, **ARMONTEL**, **SUZY PIERSON**.
 C'est Ralph Erwin qui a écrit la musique de cette production G. F. F. A.



CYNARA



On reconnaîtra sur ces photographies **RONALD COLMAN** et sa partenaire **KAY FRANCIS**, dans **CYNARA**, une grande production United Artists distribuée par Les Artistes Associés S. A.





RICHARD DIX et l'incomparable **JACKIE COOPER** sont les protagonistes de cette comédie dramatique que les Établissements Jacques Haïk doivent prochainement présenter au public dans une grande salle d'exclusivité.

SON ZOSSE

DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

ZULFU. — LA GRANDE VILLE AU BORD DU FLEUVE. —
LE CARGO TRAGIQUE

ACEUX qui se sont posé la question : « Peut-on être Turc ? », M. Maurice Bedel, que l'on ne peut moins faire maintenant que de comparer à un nouveau Montesquieu, vient de répondre par un ouvrage plein d'esprit et du plus agréable.

Son Persan, à lui, est donc Turc, Turc de la nouvelle Turquie, de la Turquie républicaine et « motorisée », de la Turquie sans fez et sans harems, et ce sont ses étonnements devant la manière tout occidentale de mettre en pratique ses théories sur le progrès, apprises au lycée de Galata Séraï, à Istantoul, que M. Maurice Bedel nous conte dans *Zulfu* (N. R. F.).

Nous retrouvons dans ce roman, qui est plus une satire de nos mœurs qu'une étude de l'âme turque, la grâce que son auteur sait mettre dans tous ses écrits. M. Maurice Bedel a le sens de ce qui peut et doit plaire au public, dont il est d'ailleurs l'un des enfants chéris. Son apparente légèreté et sa fine psychologie, qui semble ne vouloir être qu'une psychologie de surface, cachent, n'en doutons pas, un sens très aigu des valeurs ayant cours dans notre civilisation, à la fois raffinée et barbare, valeurs à ce point arbitraires que l'on se demande, après lui, s'il n'est pas enfantin de les prendre au sérieux.

Quoiqu'il nous fasse douter de bien des choses et peut-être justement des choses auxquelles nous tenons le plus, il n'arrive donc pas à nous rendre mélancoliques.

Mais qui est *Zulfu* ?

Zulfu ? Mais c'est un joli titre de livre, et chacun sait que M. Maurice Bedel aime bien les jolis titres. C'est aussi le nom d'une jeune fille de la Turquie nouvelle, qui est venue à la Sorbonne pour y apprendre l'occidentalisme et qui ne pense qu'à sa chèvre et à son pot de basilic laissés là-bas près du Bosphore. Notre Turc qui est à Paris en voyage d'affaires, et qui est, en Turquie, le secrétaire de Mahmoud Chukri pacha, père de *Zulfu*, s'éprend de sa jeune compatriote, restée si Turque alors que lui veut l'être si peu. Ils se parlent et ne se comprennent pas. Comme quoi, il n'est pas suffisant, pour un Turc, d'être bachelier français et républicain pour plaire à la femme aimée. Un jeune Français saura trouver les mots qu'il faut pour enchanter *Zulfu*. Mais tout cela n'est qu'épisodique. Ce qui n'est pas, c'est tout le reste et, vus par les yeux d'Ahmed, nos ridicules, nos modes et nos contradictions d'Occidentaux aussi bien dans le domaine politique que dans

celui de la littérature ou de la médecine.

O ironie ! arriverons-nous par toi à la sagesse ?

Exclamation que ne désavouerait pas le Maurice Bedel de *Zulfu*.

Dans le livre que M. Fortunat Strowski vient de consacrer à Bordeaux et à la Guyenne, et qu'il a intitulé : *La grande Ville au bord du fleuve* (Renaissance du Livre), le sympathique auteur de *L'Homme moderne* paraît s'être attaché non seulement à nous « faire comprendre Bordeaux et les pays qui l'environnent », mais aussi à nous les « faire aimer ».

Ce sont ses propres termes au seuil d'un ouvrage qui n'a pas d'autre but que de nous faire savoir toutes les raisons que nous avons de trouver Bordeaux et les Bordelais aimables, depuis la lointaine époque où, même avant la conquête romaine, l'ancienne Burdigala était déjà une ville florissante, jusqu'à aujourd'hui, où, devenue l'un des plus grands ports d'Europe, la ville « au bord du fleuve » ne doit pas seulement sa richesse et sa célébrité à son négoce, mais aussi à son rayonnement intellectuel.

Si M. Fortunat Strowski a su nous parler de Bordeaux d'une manière aussi charmante, c'est que son cerveau d'érudit aussi bien que son âme de gastronome ont su trouver dans son étude et sa contemplation le sujet de bien des joies.

Pour lui, en effet, Bordeaux n'est pas seulement la ville d'Ausone, de Montaigne et de Montesquieu, mais aussi la ville des bons vins. Il en parle en connaisseur et veut en même temps aussi nous les « faire aimer » et nous les « faire comprendre ».

« Oserai-je dire que, pour comprendre les vins de Bordeaux, il faut faire de temps en temps des stations gastronomiques dans leur capitale et dans le Bordelais. Ce sont des vins qui ne se boivent pas comme un verre de bière, n'importe où et n'importe comment, quand on croit avoir soif. Ce serait un péché de demander une bouteille de Bordeaux et de vider cette bouteille sans autre forme de procès... »

Ouvrage agréable, facile à lire et qui ne nous fatigue jamais par l'abondance d'un détail superflu, *La Grande Ville au bord du fleuve* nous donne, frappée comme une médaille, l'image d'un Bordeaux précis et lumineux.

M. Maurice Larrouy qui, dans l'avant-propos de son dernier livre,

Le Cargo tragique (Fayard), nous dit avoir surtout essayé de créer « une atmosphère authentique », vient, avec lui, de nous donner un ouvrage fort intéressant qui tient à la fois du roman et du reportage. Et je crois exprimer l'opinion d'un grand nombre de ses lecteurs en disant que l'intérêt documentaire y dépasse de beaucoup l'intérêt romanesque.

Il fallait néanmoins, pour animer cette grande fresque qu'il nous brosse des « choses de Chine », que M. Maurice Larrouy y fit se mouvoir des personnages européens et que leurs aventures réelles ou fictives servissent à nous édifier sur la manière dont ces « choses » se passent. Nous n'en comprenons pas davantage pour cela ce pays muré dans son énigme et dont nous ne pouvons apercevoir que la face sans en saisir jamais l'âme mystérieuse.

Les paroles du Père Irénée, l'un des héros du *Cargo tragique*, sont assez significatives à ce sujet :

« Au bout de huit jours, dit-il, tous ceux qui arrivent en Chine la comprennent définitivement... Après vingt ans, ils commencent à soupçonner que le mur est solide entre l'Orient et l'Occident... S'ils veulent franchir ce mur pour voir ce qu'il y a derrière, c'est parfaitement inutile. De deux choses l'une : ou ils sont imprégnés, métamorphosés par ces êtres dont ils voulaient pénétrer le mystère, et alors il leur est désormais impossible de rien expliquer à leurs anciens frères d'Occident dont ils ont oublié jusqu'aux manières de penser, de raisonner, de vivre... ou bien les vieilles habitudes restent les plus fortes, et ils mourront dans l'ignorance, sans avoir pu résoudre l'énigme, ni éclairer personne... »

Les derniers événements de Chine et les convulsions récentes d'un peuple qui, pour être le plus impassible de la terre, n'en n'est pas moins l'un des plus féroces, illustrent ces paroles qui pourraient à la fois servir de préface et de conclusion au récit de M. Maurice Larrouy.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter le tragique destin de Philippe Roanez, le commandant du *Fortunio*. Qu'il vous suffise de savoir que deux femmes l'entourent, dont l'une est bien agaçante avec son verbiage : Gilberte, et l'autre bien insaisissable : la Chinoise Perle Ts. L'auteur nous éclaire d'ailleurs assez mal sur les préoccupations sentimentales de son héros, qu'il nous aurait rendu plus vivant s'il en avait fait le narrateur, jusqu'à la dernière nuit du cargo.

JACQUES SEMPRÉ.

Le Théâtre

L'ÉCRAN a éprouvé récemment comme il était difficile pour lui de se frotter à Molière. En montrant un respect formel exagéré à l'égard de la mauvaise farce à l'improvisiste intitulée : *Monsieur de Pourceaugnac*, il s'est fourvoyé par mégarde.

Or, la Comédie-Française vient de reprendre, de son côté, *Pourceaugnac*, sans y mettre non plus beaucoup de malice ni, surtout, de mouvement. La timide et laborieuse poursuite des apothicaires dans la salle n'y change guère. Voilà une attraction qui, à l'heure actuelle où l'art de la mise en scène s'est quelque peu émancipé, ne peut plus étonner personne ni, surtout, les enfants. Et cela ne fait pas paraître plus vigoureux l'imbroglio qui se traîne accablé sous le poids d'un texte impitoyable.

Du moins Léon Bernard nous a-t-il rendu un gentil-homme limousin solide et ventru.

* *

En écrivant *La Voie lactée*, que joue présentement le théâtre des « Mathurins », Alfred Savoir a permis aux amateurs de pièces à clef de prendre un plaisir facile. Il leur a donné l'occasion de s'y retrouver à coup sûr dans l'étalage de la serrurerie comique et de reconnaître tous les modèles sans coup férir. Chacun a pu comprendre que l'intrigue étalant les intérêts et les sentiments opposés de l'auteur-acteur Jimmy Thill et de l'actrice Maïka, sa femme et son élève, ressemblait fort à certaine aventure qui fit du bruit dans Cabotinville, la saison dernière.

Aussi bien l'auteur de *Banco* a-t-il multiplié les indications topiques sans renoncer au plaisir de verser parfois jusque dans la caricature.

Le meilleur de l'affaire, c'est que, si on égare le trousseau de clefs, il reste une pièce intrinsèquement séduisante et une minutieuse étude de caractères susceptible de garder quelque renom, alors que l'histoire de M. et Mme Untel sera complètement oubliée.

Savoir a, en somme, été porté par le sujet qu'il avait cueilli dans la réalité. Il a su lui conférer une vie seconde, artificielle dans le meilleur sens du terme, qui, en marge des faits décalqués, relève uniquement de la dramaturgie et non de la moins attrayante.

* *

Les Nouveautés viennent de monter une opérette nouvelle de Maurice Yvain : *Oh! papa!* Comme on pouvait l'espérer, la partition de ce musicien si remarquablement doué abonde en pages délicieuses dont les oreilles sensibles éprouvent une vive joie, sans que les spectateurs moins avertis aient lieu de se plaindre, tant les motifs aux vives couleurs et aux rythmes frappants possèdent par surcroît la franchise qu'ils aiment. C'est l'habileté la plus subtile du compositeur de *Là-haut* de savoir écrire avec beaucoup de raffinement sans rebuter personne. Que ne réussit-il par ailleurs à choisir des livrets dignes de son insigne talent. Celui de *Oh! papa!*



(Studio Piaz.)

Rita Georg, interprète de « Katinka ».

ne relève pas le niveau courant et donne le plus complaisamment du monde une idée fâcheuse des mœurs d'aujourd'hui. Chantera-t-elle bientôt devant les microphones du studio, la petite poule qui se déguise en vierge? Il faut le souhaiter d'autant plus que, tout en laissant toute leur importance aux timbres de la partition, le film pourrait réduire le dialogue et donner à maints passages de la comédie de beaux décors naturels qui la pareraient à souhait.

* *

L'inoubliable leçon donnée par Erik Charell à propos de *L'Auberge du Cheval-Blanc* n'a pas été perdue pour tout le monde. Il suffit de regarder *Katinka*, opérette viennoise qui se joue à l'« Empire », pour en être vite convaincu. Non contente de rendre au cinéaste du *Congrès s'amuse* cet hommage indirect, l'enfant des bords du Danube entend également s'inspirer de certaine *Marche des Grenadiers* qui contribua pour beaucoup au succès de *Parade d'Amour*.

C'est assez dire que *Katinka* ne se targue pas d'innover. Elle préfère le luxe à quoi que ce soit et nousa offert, à défaut d'une partition de valeur et d'un scénario viable, un spectacle somptueux, magnifié par la diversité des costumes et par l'aide des masses de girls, de boys et de mannequins. Elle nous a fait connaître la frêle et blonde Rita Georg, exposée à la redoutable épreuve de paraître en vedette devant un public qui la voyait et l'entendait pour la première fois. A force de gentillesse, de spontanéité et de talent, la jeune artiste en a triomphé comme en se jouant.

MAURICE BEX.

BLONDE VÉNUS

PERSONNAGES :

Hélène MARLÈNE DIETRICH.
Edward Faraday... HERBERT MARSHALL.
Nick Townsend... CARY GRANT.
Johnny DICKIE MOORE.

Réalisation de JOSEF VON STERNBERG.

« Me laisseras-tu encore une fois quitter Johnny, Edward? Vois, il va dormir, il ne veut pas lâcher ma main. Il me demande la vieille chanson avec laquelle je le berçais avant... avant que je ne parte et qu'il n'a pas oubliée. Cher, cher petit! Il n'a souffert de rien au moins, dis, pendant que j'étais loin de lui? Dis-moi, Edward, je suis sûre, sûre qu'il m'a réclamée souvent! Un tout petit ne peut pas se passer de sa maman. Te rappelles-tu comme nous l'aimions ensemble... lorsque nous étions heureux, avant... Comme le bonheur peut être emporté vite, sans qu'on puisse rien faire pour le retenir. Pourtant, n'as-tu pas assez souffert, Edward?... » Pourquoi revenir toujours à ce passé qui nous déchire? Vois, je suis là, ce soir, près de Johnny, et la maison est semblable à ce qu'elle était lorsque nous nous y sommes

installés. T'en souvient-il? Non, je ne regrettais pas l'Allemagne alors, ni ma vie d'artiste, ni mes amies, avec lesquelles tu m'avais vue pourtant si unie, lorsque tu nous rencontrais au bord de l'étang en train de nous baigner.

» Tu m'avais choisie entre toutes et tu m'entraînais en Amérique, loin d'elles, loin de tout ce que j'aurais pu aimer, de tout ce que j'aimais avant de te connaître, mais qui n'existait plus, puisque tu étais là et que c'est toi seul que j'aimais...

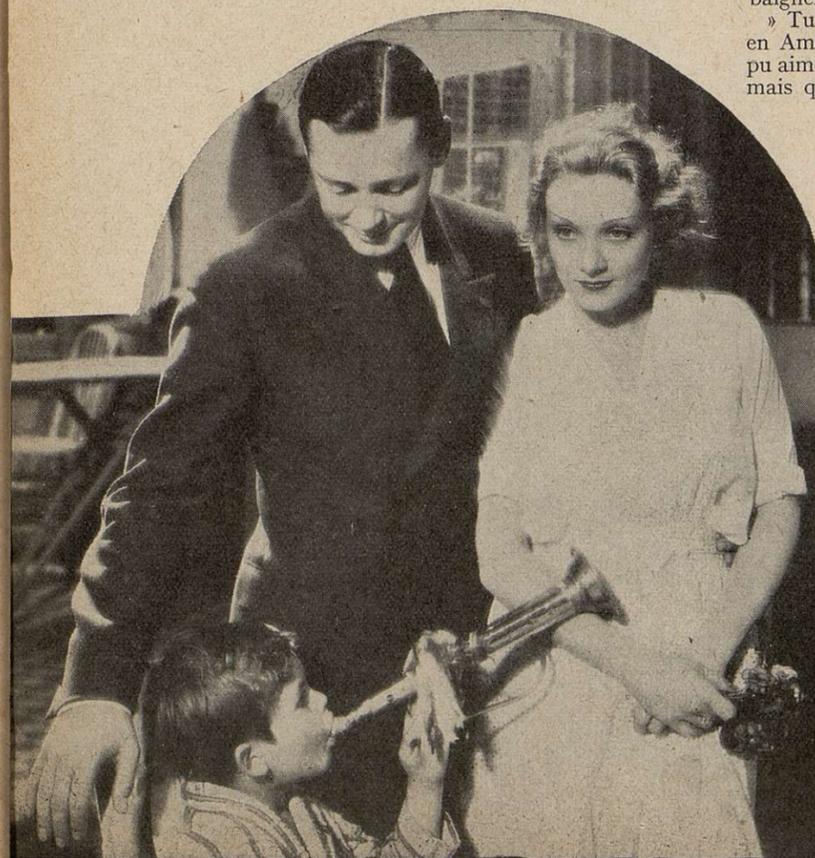
» Si, Edward, à ce moment-là, toi seul. Ne prends pas ton regard dur et méchant. Écoute-moi encore. Johnny va s'endormir, il tient encore ma main. Après, je partirai, si tu le veux, si tu l'exiges...

» Il faut bien que tu saches tout ce qui s'est passé, que tu m'écoutes sans colère, je suis si fatiguée... C'est facile de juger, de condamner. Il faudrait, avant, essayer de comprendre, pour ne pas être impitoyable.

» Le cœur d'une femme... Qui pourra jamais savoir ce qu'il renferme? Était-il possible que je sache moi-même ce qui pouvait arriver, en jouant avec le mien, pour toi, oui, pour te sauver, rien que pour te sauver, Edward?

» Je ne sais ce qu'on t'a dit, mais la vérité, c'est moi qui te la dirai tout entière.

» Tu te rappelles les premières années de notre mariage, si douces et si passionnées, puis l'arrivée de notre fils et notre joie, si grande... si fragile. Nous n'étions pas riches. Tu travaillais beaucoup, Edward, tu travaillais trop, pour tâcher d'arriver à mettre au point cette invention qui devait



nous apporter la fortune. Tu passais des nuits entières dans ton laboratoire et moi je te disais : « — Edward tu y laisseras ta santé, avant d'avoir obtenu un résultat. » Mais, toujours vaillant, tu me répondais : « — Pense, Hélène, au but à atteindre. Nous serons riches. Pense aussi à Johnny. »

» Hélas ! j'avais raison. Tu sentis bientôt les premières atteintes de ce mal qui tue les savants et contre lequel leur science est impuissante. Tu ne te reposais pas, tandis qu'impacable la maladie faisait son œuvre.

» Arrêté dans tes travaux, la gêne et l'inquiétude s'installèrent dans la maison. C'est alors que tu entendis parler du Dr R., le spécialiste de Berlin. Lui seul était capable de te guérir, de te rendre à tes travaux, à Johnny, à moi... Mais il fallait payer le voyage, et nous n'avions pas d'argent...

» C'est alors que je t'ai proposé de reprendre pour quelque temps mon ancien métier d'artiste. Cela ne t'était pas très agréable, Edward, car tu ne te souciais pas de voir ton Hélène paraître sur les planches, presque nue, dans un numéro de music-hall.

» Moi, j'étais décidée. Je voulais que tu partes. Il fallait que tu partes, que tu guérisses et que tu reviennes vers nous avec des forces physiques et un moral te permettant de continuer tes travaux.

» Je trouvais un engagement. Tu te rappelles comme j'étais heureuse. Je me sentais capable encore d'avoir du succès. J'avais beaucoup aimé mon métier. On m'avait laissé prévoir que j'y réussirais. Puis, tu étais venu...

» Cette fois, je savais pourquoi j'allais travailler : pour te garder.

» Le premier soir où je parus, ce fut un triomphe. Je ne croyais pas avoir gardé ce pouvoir de séduction dont

tu te montrais parfois inquiet au début de notre mariage et que j'avais su si bien te consacrer tout entier... Si, Edward, quand tu m'aimais...

» Je ne pensais qu'au résultat à obtenir : avoir le plus de succès possible pour pouvoir exiger de plus gros cachets. J'aurais pu me laisser griser par les applaudissements, songer au plaisir, oublier le motif qui me faisait remonter sur le plateau d'un music-hall. Je rentrai, te rappelles-tu ? brisée d'émotion et heureuse... heureuse...

» Le second soir, après le spectacle, je trouvai

ma loge garnie de fleurs. Celui qui les avait envoyées désirait m'être présenté. Je ne pouvais refuser. Il s'appelait Nick Townsend. Il me dit que je lui avais fait le plus grand plaisir de sa vie, qu'il n'avait jamais vu une femme plus belle et plus expressive que moi, qu'il y avait à la fois dans mes yeux la volupté et la tendresse, la joie et le désespoir, le ciel, la mer, la vie, la mort... qu'il n'avait jamais été bouleversé par un regard autant que par le mien et qu'il mettait à mes pieds sa personne et sa fortune.

» Pardonne-moi, Edward, de te raconter tout cela. Tu as mal encore. Pourtant, il le faut.

» J'expliquai à Nick pourquoi j'étais dans ce music-hall, ce que j'y cherchais : le prix d'un voyage pour permettre à mon mari de vivre.

» — Je ne dois pas vous parler d'amour, alors, dit-il. Promettez-moi d'accepter au moins tout ce que, par amitié, je pourrai faire pour vous. Je vous en prie, dites-moi la somme qui vous est nécessaire. Je suis trop riche. Je ne vous demande aucun reçu et rien en échange, si ce n'est la certitude d'un peu plus de bonheur dans votre maison.

» Accepter, c'était avancer sans doute ta guérison. Je ne pensais qu'à toi, qu'à nous, Edward. Mais je n'osai, en rentrant, te dire d'où venait cet argent. J'eus tort sans doute. J'inventai que c'était mon directeur qui me l'avancait sur mes appointements.

» Tu partis le lendemain. Tu devais être absent plusieurs mois. Je gardais Johnny qui restait seul, le soir, dans sa chambre tandis que je continuais à chanter, pour pouvoir vivre.

» Nick venait me voir tous les jours au music-hall. Il souffrait pour moi du genre de vie que je menais, des promiscuités auxquelles j'étais obligée de me soumettre. — Votre place n'est pas là, me disait-il, j'ai une villa innocuée, habitez-la avec Johnny.

» Encore pardon, pour tout ce qui va suivre, Edward.

» L'amitié de Nick me devenait chaque jour de plus en plus précieuse. Seule, loin de toi, sans secours, sans amis, il était avec Johnny mon rayon de soleil et ma seule tendresse.

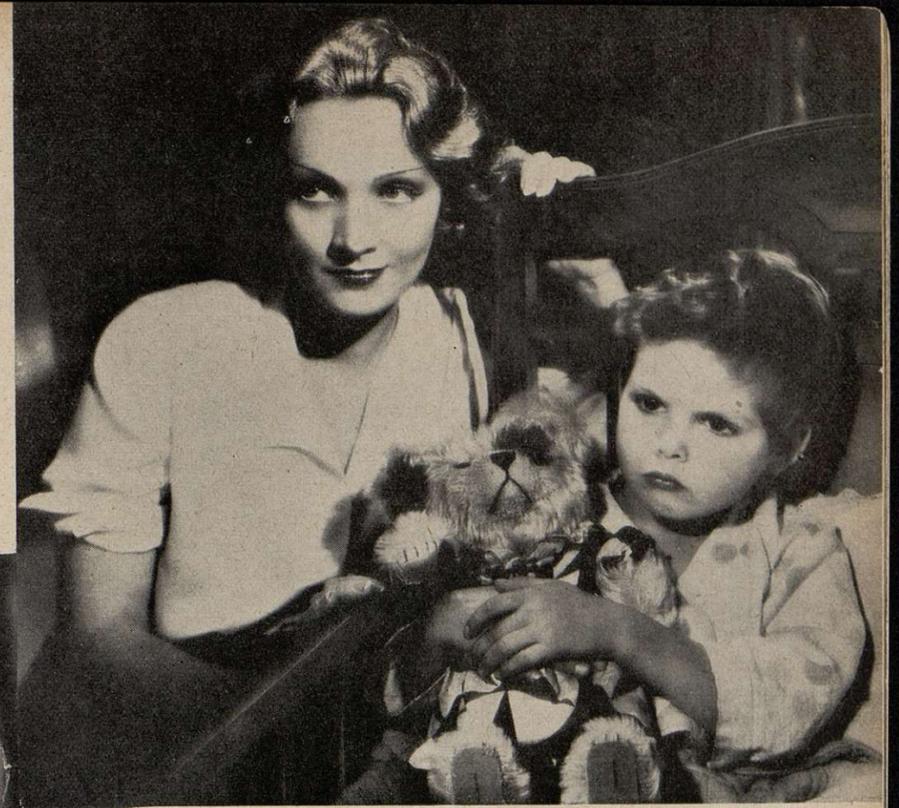
» Je passais régulièrement à la maison pour y prendre le courrier. Tu m'écrivais d'Allemagne que le traitement te réussissait et que bientôt tu pourrais songer au retour.

» Enfin, un jour, je trouvais une lettre m'annonçant ton arrivée pour le mois prochain. Nick accueillit cette nouvelle le désespoir au cœur. Notre belle amitié allait s'enfuir en fumées. J'allais partir pour toujours... Pardon, Edward, le cœur d'une femme, tu sais... Il me proposa, pendant ces derniers jours, de faire un voyage avec lui. Il était décidé à partir ensuite pour la France, sans espoir de retour, pour oublier et pour ne pas m'empêcher de reprendre ma place auprès de toi.

» Oui, j'ai fait ce voyage, Edward. Je ne sais plus exactement si c'est le bonheur que j'y ai connu. Folie, ivresse,

dernières douceurs avant la grande amertume. Je rentrai chez moi ayant quitté Nick pour toujours. Tu avais avancé ton voyage d'une semaine. Ne me trouvant pas à la maison, tu m'avais fait chercher partout. J'étais coupable, Edward ; je ne méritais pas ton pardon. Tu fus dur et brutal et tu me chassas sur-le-champ en me demandant de te ramener Johnny. Tu voulais me l'enlever comme si j'étais indigne de l'élever.

» C'est alors que j'eus peur, que je me suis enfuie. Oui, enfuie comme une malheureuse qui essaie de garder la seule chose au monde qui désormais lui soit chère : son enfant. Je me serais fait



» Ah ! Edward, si je pleure, ce n'est pas pour réveiller chez toi une tardive pitié. Je pleure sur ces jours qui ne furent qu'une longue nuit... Un jour l'eau m'attira, mais je m'arrêtai au bord du suicide. Quand elle vous a vue toucher le fond de la détresse humaine, il semble que la Providence veuille apaiser un remords en faisant luire pour vous un jour meilleur. Je remontai la pente. Avec la confiance, je retrouvai ma beauté et ma voix. Je trouvai des engagements. La chance, cette fois, s'en mêlant, j'en obtins un pour Paris. Je m'y fis rapidement connaître.

» *Blonde Vénus* ! Si la célébrité de ce nom est venue jusqu'en Amérique, apprends, Edward, que c'était moi qui le portais. Ce fut le triomphe, la gloire. J'étais une grande vedette avec des cachets monstrueux...

» Et pourtant, j'allais dans la vie avec mon désespoir. Et peut-être était-ce cela qui plaisait en moi : cette désespérance, jusque dans la joie et le plaisir.

» Un jour, dans la salle, un regard me cherche, me trouve. C'était Nick. Il avait souffert, lui aussi, mais il me croyait heureuse près de toi, près de Johnny.

» — Partons, me dit-il, ne restez pas ici, retournez en Amérique.

» C'est lui qui m'a conduit jusqu'à ta porte, Edward, pour que je puisse revoir Johnny.

» — Si, dans une heure, vous n'êtes pas revenue à l'hôtel, Hélène, m'a-t-il dit tout à l'heure, je comprendrai et je m'inclinerai...

» Et l'heure passe, Edward ; je vais devoir partir. Le petit dort. Veille bien surtout à ce qu'il n'ait pas froid. Il faudra lui acheter une petite chemise de laine. Il faudra aussi qu'il apprenne à se débarbouiller tout seul.

» Il me serre la main en dormant ? Tu dis qu'il me serre... Ah ! Edward, que dis-tu encore ? Pardon ? Non, il ne faut pas me dire pardon... Tu me dis qu'il faut que je reste ? Oh ! Edward... Johnny... que je reste !... tu veux ?

J. HAYCE.



DE L'HÉROÏNE



elle est différente pour nous tous. Qu'elle se nomme Mimi, Madame Bovary, Cosette, la Dame aux Camélias, Odette, Antinéa ou Sibylle, une figure imprécise, mais bien réelle et correspondant à ce que nous avons en nous de plus secret, vient à notre esprit aussitôt que ces noms ont été prononcés.

Comme l'enfant que l'on berce avec des contes de fées et qui demande comment est faite la belle dame dont on lui

La génération actuelle n'imaginera désormais Don Quichotte que sous les traits de Chaliapine (bien que nous désespérions voir jamais ce film depuis si longtemps annoncé) et la dame aux camélias sous ceux de Norma Talmadge. Est-il, d'autre part, possible d'évoquer Antinéa sans que vienne à l'esprit le pur profil de Brigitte Helm?



NOTRE imagination, cette fée tour à tour nuisible et bienfaisante, s'est toujours plu à créer pour nous des images ne ressemblant en rien aux images créées par l'imagination de notre voisin, de notre ami, voire même de notre frère.

Cela est si vrai que, si nous demandions à mille personnes de nous dire comment elles voient la même héroïne de roman, héroïne dont l'auteur a voulu cependant nous faire connaître non seulement la personnalité morale, mais aussi les particularités physiques, aucune d'elles n'en ferait certainement le même tableau.

C'est sans doute que nous prenons surtout en nous-mêmes la matière de nos rêves et que la forme que nous leur donnons dépend bien plus de notre nature, de notre tempérament, de notre caractère, que de la description, aussi précise fût-elle, qui leur a donné essor.

Mais, comme il est indispensable de dépeindre exactement une image par des mots, si ce n'est une figure géométrique, il est probable que l'auteur lui-même, qui a conçu son héroïne d'après un portrait idéal formé de ses souvenirs, de ses désirs ou de ses rêves, la reconnaîtrait très mal si, l'ayant oubliée, il relisait, comme venant d'une plume étrangère, la description qu'il en a faite.

*Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît...*

Oui, chacun de nous connaît Mimi Pinson, et pourtant

A LA VEDETTE

a raconté tant de merveilles, nous voulons bien qu'on nous dise que notre héroïne a les yeux noirs, les cheveux blonds et de petits pieds, mais nous ne tenons nullement à en avoir la photographie dans notre tiroir ou gravée dans notre souvenir, ce qui est à peu près la même chose.

Il nous suffit d'en avoir l'image que nous nous en sommes faite. Image merveilleuse, même avec ses imperfections, et que nous ne voudrions pour rien au monde échanger contre une réalité finie, précise, publique, en somme.

Et le théâtre ? me direz-vous.

Son but et sa destination étant de nous montrer du roman en action, il faut bien que ses héroïnes y revêtent une forme déterminée que l'auteur, lorsqu'il est vivant, cherche évidemment à rapprocher le plus de celle de sa conception, à moins que, les rôles se renversant, il ait, au contraire, conçu son héroïne d'après les traits et la personnalité dramatique de telle ou telle actrice. Il n'y a pas, alors, d'héroïne et d'interprète, il n'y a qu'une seule et même figure, et cela ne peut qu'ajouter beaucoup à la perfection de l'œuvre.

Ce que je disais précédemment ne se pose donc pas pour le théâtre, fait pour être joué et non pour être lu.

Mais la question se pose, — et c'est là où je voulais en venir, — pour le cinéma, puisque celui-ci joue du roman.

Il concrétise, en effet, pour nous, nos pauvres rêves ; il les concrétise souvent avec beaucoup d'art, mais sans tenir compte des rafales qu'il fait naître dans le cerveau de certains rêveurs, bien troublés par le réajustement qu'ils doivent faire de leur idole à la vedette qui l'incarne.

La vedette de cinéma est une invention qui ne saurait laisser indifférent quiconque est passionné de réalisation artistique, et l'on peut dire que c'est elle qui en maintes circonstances a sauvé le cinéma.

...A moins qu'au contraire elle ne continue à lui rendre le mauvais service de masquer ses imperfections sous l'éblouissement causé par des noms universellement connus et jetés en pâture au public par les soins d'une publicité jamais en défaut.

Il est bien évident que si, en plus d'un titre alléchant, un film peut se vanter de donner à ses spectateurs éventuels, le sourire, le regard, les jambes, — et le talent aussi, — d'une vedette, son succès commercial est, de ce fait déjà, en partie assuré.

Lorsqu'il s'agit d'une œuvre quelconque, cette plus-value donnée au film par un nom brillant, placé au bon endroit sur l'affiche, tombe tout à fait à propos, mais lorsqu'il s'agit, au contraire, d'une œuvre capitale, ayant déjà connu, comme roman, un succès fondé, non seulement sur ses qualités propres mais aussi sur le nom génial de son auteur, la vedette ne peut qu'en atténuer l'éclat et même en changer le sens.

Si c'est pour elle qu'on va voir le film, la personnalité de l'héroïne qu'elle interprète risque fort de passer entièrement dans la sienne, et, si c'est la preuve qu'elle joue son rôle avec talent, il est finalement désagréable, à mon avis du moins, de ne plus voir l'héroïne que sous les traits de la vedette.

J'étais arrivé à oublier Napierkowska, et je commençais à retrouver mon Antinéa, quand Brigitte Helm est venue à nouveau troubler l'image qui se reformait tranquillement sur le miroir de mon imagination.

On nous promet prochainement une Madame Bovary. Je veux attendre jusqu'au dernier moment avant de

savoir quelle en sera l'interprète, voulant garder en moi, jusqu'à la fin, mon Emma, telle que je l'ai vue à dix-sept ans quand j'ai lu pour la première fois Flaubert.

Pour les générations qui vont suivre, Tartarin de Tarascon sera désormais Raimu ; Don Quichotte, Chaliapine. Tout le talent d'un acteur doit même tendre à ce que nous n'arrivions plus à séparer son image des créations qu'il a faites. C'est d'ailleurs, lorsqu'il y arrive, le plus grand éloge que l'on puisse lui faire, de le lui dire.

C'est ce que j'appellerai le cas de l'absorption de l'héroïne ou du héros par la vedette.

Greta Carbo, qui est peut-être, cependant, l'une des vedettes les plus unanimement appréciées, m'a tué dernièrement ainsi ma Grousinskaïa du Grand Hôtel de Vicki Baum, cette étoile vieillissante pour laquelle j'avais eu la faiblesse de fabriquer un rêve indéfinissable et merveilleux.

La vulgarisation des chefs-d'œuvre est en somme une chose discutable. La T. S. F., cette école à la maison, s'en charge d'ailleurs si bien que je me demande si ce n'est pas faire marquer le pas au cinéma que de le laisser s'approprier le rôle de reviser et illustrer la littérature.

Il me semble qu'il peut trouver en lui des moyens et des possibilités de création.

S'il veut prendre parmi les arts la place qu'il mérite, il faudra que, peu à peu, il devienne plus personnel et adopte une formule qui lui soit propre.

JACQUES SEMPRÉ.



“ Le Chasseur de chez Maxim's ”

C'EST une bien amusante pièce qui vient de sortir en exclusivité au Paramount; l'adaptation de la pièce d'Yves Mirande et Gustave Quinson déridera le public rendu soucieux par cette atmosphère de crise.

On mène joyeuse vie chez *Maxim's*, et le marquis du Vélín (Robert Burnier), qui vient de dépenser sa fortune à faire la noce, cherche vainement à taper le chasseur, Julien (Tramel). Ce dernier est l'âme de l'éta-



Le marquis (Robert Burnier) et Totoche (Mireille Perrey).

blissement, où il gagne 300.000 francs par an! mais a la faiblesse d'être jaloux de sa maîtresse, Totoche (Mireille Perrey), qui a du Vélín pour amant de cœur.

Du Vélín apprend que son oncle vient de mourir en lui laissant une grosse fortune; il doit conduire le corps en province, où se feront les obsèques, mais il ne peut résister à la tentation de faire arrêter le fourgon funèbre à la porte de *Maxim's* pour y boire une bouteille de champagne. Julien surprend alors une conversation qu'il a avec Totoche et apprend ainsi son infortune.

Du Vélín s'est installé dans la propriété que lui a léguée son oncle. Son ancien précepteur, le chanoine (Charles Siblot), médite de la marier à une jeune fille charmante, Geneviève Pauphilat (Suzy Vernon), dont les parents habitent le château voisin. Son père n'est autre que Julien qui, grâce à ses gains chez *Maxim's*, est devenu



Julien (Tramel), chasseur débrouillard et truculent châtelain, prend congé de sa femme (Marguerite Moreno).

propriétaire. Sa femme et sa fille ignorent le métier qu'il fait et le croient un honnête commerçant retenu par ses affaires à Paris. M^{me} Pauphilat (Marguerite Moreno) est très favorable au projet de mariage, mais Julien, qui ne connaît pas encore le prétendu, revient au château pour recevoir la demande en mariage.

De ce début vaudevillesque découle toute une suite de quiproquos, tromperies, amourettes, toquades, fuite, enlèvement, et réconciliation finale, à la grande satisfaction du public et des amoureux...

Tout cela enlevé avec bonne humeur, verve et entrain. Robert Burnier est le marquis du Vélín; Mireille Perrey est une excellente Totoche. Charles Siblot fait un chanoine bon enfant, à l'esprit très moderne. Suzy Vernon est la charmante jeune fille dont s'éprend le marquis et Marguerite Moreno est sa mère.

Les rôles secondaires sont tenus par Pierre Stephen, chasseur en second; Pierre Moreno, autre viveur décalé, et Danny Lorise, une amie très « à la page » de Totoche.

Enfin, le rôle de Julien, de l'inimitable chasseur de chez *Maxim's*, rôle créé, il y a quelques années en « muet » par Nicolas Rimsky, c'est Tramel qui en est l'animateur. Il y est inénarrable; il a su trouver, pour marquer les différences de sa double vie, — en tant que chasseur et en tant que propriétaire-châtelain, — des détails cocasses et inattendus.

Le Chasseur de chez Maxim's a été mis en scène par Charles Anton, qui a su exprimer, à merveille, l'humour et la gaieté de cette pièce bien parisienne.

JEAN VALDOIS.

Suzy Vernon, Robert Burnier et Pierre Stephen.



UN ÉTERNEL INSATISFAIT

José Noguero

CHEZ Staats, salle de culture physique, rue Saulnier. Sept heures du soir.

La plupart des élèves de Jean et d'André Guichot, professeurs de culture physique, sont partis. Une adolescente rousse, en maillot, esquisse des pas de danse. Deux dames causent sur un banc. Par terre, un homme brun, mince des hanches dans le slip, large d'épaules dans le tricot rayé bleu et blanc: José Noguero travaille ses muscles.

Tandis qu'il plie et déplie son corps, André Guichot établit avec subtilité les nuances qui séparent la danse acrobatique de l'acrobatie chorégraphique, et Jean, son frère, vient s'asseoir près de moi.

— *J'ai vu passer ici, depuis six ans, beaucoup d'artistes, d'Arlette Marchal et de Marie Glory à Jean Weber et à Pasquali. Je n'en ai jamais connu de plus simple, de plus charmant que Noguero. Vous comprenez... il ne semble pas se rendre compte encore que « c'est arrivé »... Il est aussi doué que modeste. Regardez-moi ça!*

Dans la glace qui occupe toute une paroi de la salle, José m'a aperçue et d'un bond est sur ses pieds. Mais pas comme vous ou moi: en exécutant une pirouette à l'envers.

— *Bonjour! La souplesse revient tout doucement. Si vous permettez, je travaille encore pendant quelques minutes, puis je m'habille et nous partons.*

Déjà, il est aux anneaux et, si ce n'était le costume, il messemblerait voir s'animer l'une des photos des *Aventures du roi Pausole* et Giglio lui-même se balancer devant moi. Pas pour longtemps. Deux minutes plus tard, il est aux prises avec une chaise au-dessus de laquelle il saute à pieds joints. Deux minutes encore, le voilà sur son tapis, attentif et sérieux comme un écolier sage.

Enfin, il disparaît, réapparaît transformé en jeune gentleman. Toujours cet air de gravité un peu étonnée, cette retenue qui surprend si fort quand on songe aux personnages qu'il crée habituellement sur l'écran. Au volant de sa Panhard, pendant que nous descendons la rue de Châteaudun, il parle, lentement, posément sans l'ombre d'un accent. Noguero, à la ville, oublie tout à fait le Noguero du *Sexe faible* ou de *Paris-Méditerranée*.

— *J'ai beaucoup appris en faisant Le Roi Pausole; j'espère avoir réussi à camper un Giglio personnel et original. Pourtant, je ne suis jamais content de moi en me retrouvant sur l'écran. Quand on parle de moi, j'ai peur que le public me fasse une place au-dessus de celle que je serais capable d'occuper. Je voudrais travailler pour moi, pour mon plaisir, sans qu'on connaisse même mon nom, faire n'importe quoi pourvu que je sois heureux en le faisant: du cinéma, du théâtre, un scénario, de la mise en scène, de l'acrobatie, du cirque... Un nom! Un nom! Qu'est-ce que cela? La personnalité de l'acteur et celle de l'homme sont deux choses nettement séparées; je les veux telles.*



(Photo Arnal.)

Certes, il n'a pas d'accent... Mais ce parler doux, cette nonchalance, ces arrêts imperceptibles sur les premières syllabes des mots, n'est-ce pas un lointain reflet de l'Espagne dont ses parents sont originaires?

— *Je n'ai accepté aucune des propositions qu'on m'a faites depuis quelques semaines, continue-t-il. J'attends. J'attends Pausole, et puis ce qui ne peut manquer de venir: un changement complet dans la production cinématographique. Ça durera peut-être encore un an, deux ans... Après, on se décidera à liquider quelques-uns des acteurs sur lesquels on s'est précipité à l'aveuglette quand le parlant a exigé des comédiens. Ce sera l'heure de ceux qui ont quelque chose dans le ventre...*

La Trinité, la rue de Cligny.

— *Qu'est-ce que vous dites de ces changements de vitesse, hein? Pas un bruit! Pas un grincement!*

— *Vous devez aimer beaucoup la voiture?*

— *Oui. J'aime tout! Même la fatigue d'une séance de culture physique trop longue... On est si bien, vivant...*

Dire que ce doux garçon brun va bientôt être, en Giglio, l'idéal de mille jeunes filles romanesques... Pourvu que le succès ne nous le gâte pas!

O.-D. CAMBIER.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

La grande nuit du cinéma.

C'est le mardi 21 février qu'a eu lieu, à l'Opéra, cette grande manifestation artistique et mondaine. La vaste salle n'était plus qu'un immense studio. De nombreuses attractions défilèrent sur le pont d'argent ; on applaudit tour à tour les girls de nos grands cinémas et les prochains films à sortir ; ainsi nous furent présentés : *Les Misérables*, *Les 28 jours de Clairette*, *La mille et deuxième Nuit*, et nombre d'autres films, dont le public put applaudir les principaux interprètes. Ensuite, on soupa, puis on dansa jusqu'à tôt dans la matinée, après qu'on eut trouvé, au firmament parisien, une étoile nouvelle... Cette élue de la nuit, la charmante Liliane Holty, promet d'être une vedette tout à fait séduisante. Enfin, chacun s'en fut, enchanté de soi-même... et des autres.

A l'Alliance Cinématographique Européenne.

C'est avec un bien vif plaisir que nous avons appris la nomination de M. Maurice van Moppès au poste de chef de service de la publicité de l'A. C. E. M. Raoul Ploquin, qui l'occupait précédemment, est parti au début du mois prendre possession du poste de superviseur de la production française, aux studios de la Ufa, à Neubabelsberg.

En route pour l'Amérique.

André Daven, directeur de la production française de la Fox-Film, s'est embarqué pour New-York, en compagnie d'Erich Pommer, à bord du *Bremen*. Ils vont s'entendre avec M. B. R. Kent, président de la Fox-Film Corp, à New-York, pour l'organisation de la production européenne.

En l'honneur de Julien Duvivier.

Un dîner en l'honneur de Julien Duvivier a été organisé au début du mois dernier ; on fêta le talentueux metteur en scène, et de nombreux toasts furent très sympathiquement portés. Quelques jours après, un festival Duvivier réunis-



S. S. Pie X, qui vient d'adresser, par l'intermédiaire des Actualités françaises Pavamont, un message, non seulement à toute la chrétienté, mais au monde, en son entier.

sait ses admirateurs et ses amis à la salle Aydar ; de nombreux fragments de ses films furent projetés.

Pol Rab est mort.

C'est avec un réel chagrin que nous avons appris la mort du fondateur des « Moins de Trente ans », qui vient de terminer dans un sanatorium du Jura sa trop courte existence. Pol Rab était le fondateur du journal humoristique *Ric et Rac* ; il monta en outre plusieurs « boîtes », à Paris et sur la Côte d'Azur. Il y a peu de temps, il avait organisé un gala Francis Carco, présidé par l'auteur lui-même, où chacun avait endossé la vêtue des héros chers au cœur de l'auteur de *L'Homme traqué*. Pol Rab vient de disparaître, emporté par un mal qui ne pardonne pas...

On tourne, on va tourner...

- *Les Misérables*, réalisation de Raymond Bernard.
- *Ciboulette*, réalisation de Claude Lara.
- *Un Homme nu*, réalisation de Léon Mathot, avec Milton.
- *Le Rayon des amours*, réalisation d'E. T. Gréville avec Paul Olivier, Claude Dauphin, Nane Germon, Monna Lyls, Alsonia.
- *Soyons sérieux*, avec Armand Bernard et Jeanne Cheirel.
- *La Voie sans disque*, réalisation de Léon Poirier.
- *Jocelyn*, avec Samson Fainsilber et Marguerite Weinterberger.
- *Boule de suif*, réalisation de Jean de Lionne avec Florelle.
- *La Fusée*, réalisation de Jacques Natanson avec Marcelle Geniat, Édith Méra, Lucien Calas et Firmin Gémier.
- *Miss Helyett*, réalisation de H. Bourlon.
- *Le professeur Cupidon*, réalisation d'A. Chemel.
- *Mannequins*, réalisation de René Hervil.
- *Le Couché de la mariée*, réalisation Roger Lion-Arnaudy.
- *Anna Karyénine*, réalisation de Fédor Ozep.
- *Il était une fois*, réalisateur Léonce Perret, avec Gaby Morlay.
- *Casanova*, réalisateur Henri Fescourt, avec Ivan Mosjoukine.
- *Nous de la Légion*, réalisateur Jean Choux.
- *Ton pays sera le mien*, réalisateur C.-F. Tavano.
- *La belle Escalade*, réalisateur C.-F. Tavano.
- *1940*, réalisateur Jacques Feyder.
- *Dans les Rues*, réalisateur Victor Trivas.
- *La Glu*, réalisateur André Roubaud.
- André Berthomieu réaliserait prochainement *Les Ailes brisées*, de Pierre Wolff.
- Le prochain film de Raimu serait d'Yves Mirande.
- Georges Lacombe prépare *La Femme invisible*, avec Jean Weber. LYNX.



« Un Monastère », le remarquable documentaire qui passe actuellement à l'Omnia-Pathé, nous révèle la vie quotidienne des moines. La prière et la méditation n'occupent pas seules leurs journées, mais chacun d'eux doit s'astreindre à toutes les besognes domestiques. C'est ainsi que, sur ces deux photographies, un père s'emploie aux travaux de la forge, un autre à la cuisson du pain.

Quelques Films devant le Public

« La Tête d'un homme »

Il y a, dans tous les films tirés d'un roman de Georges Simenon, un moment atroce où, même avec le cœur bien accroché, on sent l'angoisse vous étreindre.

Dans celui-ci, si l'on nous fait grâce de la scène de l'assassinat, on ne nous épargne pas cependant, et c'est pour nous donner ensuite, dans toute son horreur, le spectacle de l'assassinée baignant dans son sang avec, autour d'elle, le lugubre décor du crime.

Pouah ! J'en frissonne encore et, quoique les charmantes spectatrices que j'avais pour voisines aient plaignanté tout le temps, pour se donner l'air crâne, je suis sûr qu'elles étaient ravies ce soir-là de ne pas coucher seules chez elles.

Une fois ce moment passé, et lorsque le cadavre a définitivement disparu de la circulation, il n'y a plus qu'à ravalier sa salive, à respirer profondément et à attendre.

L'enquête commence, et ce sont ses péripéties qui vont nous tenir en haleine jusqu'à la fin. Nous verrons bien encore quelques cadavres, mais nous sommes nettement aguerris. C'est surtout le premier qui compte, n'est-ce pas ? L'assassin n'arrivant d'ailleurs jamais à nous être sympathique (comme dans bien des films policiers), nous ne sommes pas fâchés de le voir liquidé une fois pour toutes.

Il ne tombe pas sous le couteau ou sous le revolver, il tombe tout simplement sous un autocar et là, encore, ce n'est pas joli, joli. Cette main, qui sort de dessous la roue en faisant supposer l'écrabouillage du reste, n'est pas précisément pour nous inciter aux rêves gais. Oh ! cette main ! Mais la salle se rallume bientôt, et nous oublions Radek, Heurtin, Ferrière et le commissaire Maigret.

Le film policier doit être très réaliste pour ne pas tomber dans la fantasmagorie et nous faire sourire. Des romans de Georges Simenon mis jusque-là à l'écran, *La Tête d'un homme* est certainement celui qui l'est le plus. C'est aussi celui dans lequel le commissaire Maigret se trouve en présence de l'assassin le plus original et le plus intéressant. Quel homme étrange que ce Radek, étranger dans son passé, dans ses idées, dans sa vie passionnée de maniaque et de malade.

Étrange peut-être aussi à cause de l'étrange et inquiétante figure de celui qui l'interprète : Inkijinoff.

Allons, n'y pensez pas trop, mesdames, le commissaire Maigret est là pour vous rassurer, le commissaire Maigret qui, comme vous l'avez vu, a beaucoup de têtes de rechange. Il a, cette fois, celle de Harry Baur, qui prête au rôle sa puissance, faite de

froide résolution, de force, en même temps que de bonhomie.

« Les Amours de Pergolèse »

« L'espèce d'anachronisme qui résulte de la mise au cinéma de faits antérieurs à son

invention crée souvent une atmosphère d'incrédulité qui nous fait bien prendre un plaisir de curiosité devant une reconstitution d'époque, mais nous empêche de saisir l'âme des personnages. Le cinéma pourrait bien n'être, en somme, que l'art du présent et de l'avenir. Ne trouvez-vous pas que le passé y fait souvent une drôle de figure ? »

Ces réflexions, qui m'étaient faites dernièrement par un ami amateur d'avant-garde, sont en général aussi les miennes.

Nous serions pourtant privés d'œuvres charmantes si tous les metteurs en scène pensaient ainsi, et le film que j'eus l'occasion de voir sur les amours de Pergolèse serait parmi celles-ci. Ce serait très dommage.

Voilà au moins un sujet qui n'a pas été trop battu. Que savent de Pergolèse la plupart d'entre nous ? Que c'était un musicien italien (et encore !) et qu'il a une rue à Paris. Qu'en sauront-ils maintenant ? Qu'une histoire d'amour illumina, puis brisa sa pauvre vie, sans doute bien « romancée » dans le film, mais digne d'intérêt et de pitié, puisque Pergolèse fut visité par la mort presque en même temps que par la gloire.

Il mourut à vingt-six ans. C'était bien jeune (1736). Élève au Conservatoire de Naples, il avait connu, aussitôt mis en contact avec le public, un très grand succès. Les œuvres qu'il nous a laissées témoignent de sa facilité lorsque l'on songe au petit nombre d'années qu'il mit à les écrire. Sa musique est d'une fort belle inspiration et nous avons le plaisir, au cours du film, d'entendre de nombreux fragments de son œuvre.

Le scénario nous apprend donc que Pergolèse aimait follement une jeune fille de haute noblesse et que le frère et tuteur de celle-ci, gentilhomme hautain et méchant, s'étant opposé à leur union qu'il considérait comme une mésalliance, Pergolèse l'enleva avec l'aide d'un ami. Après quelques jours de parfait bonheur, car jamais amour ne fut mieux partagé, leur retraite fut découverte. Celle qui était devenue la femme de Pergolèse fut ravie sous ses yeux par des hommes à la solde du barbon.



Harry Baur, l'étonnant commissaire Maigret de « La Tête d'un homme ».

Pendant des mois sans nouvelles d'elle et la croyant morte, Pergolèse consuma dans un couvent ses jours minés par la phtisie. Cependant l'ami dévoué, toujours à la recherche de la disparue, finit par la découvrir séquestrée dans un château où elle avait mis au monde l'enfant de ses brèves amours. Il parvient à la ramener, dans des circonstances assez dramatiques, auprès de Pergolèse mourant, qui a le temps de la reconnaître et de s'en emplir les yeux une dernière fois.

J'ai trouvé tout cela très joli et d'un sentiment très délicat. C'est un hymne à l'amour, à l'amitié et à la fidélité. Il s'en dégage une très grande douceur qui vous imprègne et vous plonge dans une rêverie bienfaisante et d'une qualité très rare.

Pierre Richard-Willm, qui interprète le rôle de Pergolèse, nous montre qu'il peut exceller dans les rôles les plus variés. Il a dans la voix, les yeux et le sourire un charme auquel il est difficile de rester insensible. Pizani fait l'ami et Simone Vaudry et Lada Ginelli sont aussi jolies l'une que l'autre dans leurs rôles respectifs d'amoureuse et de coquette.

« Prenez garde à la peinture »

La peinture, qui n'enrichit les peintres... que lorsqu'ils sont morts, joue un rôle de premier plan dans cette charmante comédie de René Fauchois, qu'Henri Chomette vient d'adapter si heureusement à l'écran.

Le sujet de la pièce tient en quelques lignes : un peintre de grand talent, mais méconnu de son vivant, devient brusquement célèbre quinze ans après sa mort. Or, il a passé les dernières années de sa vie dans la retraite, en Provence, et les quelques toiles qu'il a laissées chez le docteur qui l'hébergeait ont servi à recouvrir le poulailler de celui-ci. Lorsque le brave docteur, qui n'a jamais rien compris à la peinture, apprend que les tableaux qu'il a maltraités valaient une fortune, il est au désespoir. Heureusement, Ursule, la servante, qui aimait le peintre, a tout conservé pieusement dans sa



Dans « Prenez garde à la peinture » : la famille Gadarin. De gauche à droite: Milly Mathis, Simone Simon, Aquistapace et Renée Denisy.

chambre, remplaçant les toiles, installées chez les poules, par de vieux cartons. Elle sera heureuse de l'hommage posthume accordé à son grand homme et le docteur et sa famille, riches après bien des trances.

Si *Prenez garde à la peinture* n'était que cela, ce serait déjà très bien et bien supérieur comme scénario à la majorité des films, mais, ce que je vous en ai dit ne peut pas plus vous

donner idée du relief de l'œuvre que ne le ferait une ébauche d'un tableau de maître. C'est par son dialogue, son interprétation et son décor que le film devient l'un des meilleurs que l'on nous ait donnés cette saison.

Lorsqu'on voit un film réussi, tout y semble si facile qu'on a tendance à dire que c'était l'enfance de l'art de le réaliser. J'avoue que *Prenez garde à la peinture* comporte

des rôles en or et des situations exceptionnelles. Les paysages même y possèdent obligatoirement le soleil, ce qui les rend, entre tous, lumineux et aimables. Mais il fallait trouver ceux-ci et adapter leur sobre beauté aux exigences scéniques; il fallait ne pas rendre « pompier » les scènes sentimentales et surtout ne pas abuser de effets d'accent du Midi. Il fallait, en un mot, créer la couleur locale sans tomber dans

l'exagération, si vite de mauvais goût.

Henri Chomette ne pouvait mieux faire, et le public lui sera reconnaissant pour ce film si bien conçu et si consciencieusement réalisé. Cette famille Gadarin vraiment nous enchante. Il faut avoir un peu vécu dans le Midi pour éprouver jusqu'au bout le plaisir que l'on éprouve à la voir vivre ainsi « en dehors », ne gardant pour elle aucune de ses impressions, aucune de ses pensées et mettant dans l'expression de ses physionomies ce qu'il faudrait tant de mots pour exprimer.

Auteur et réalisateur ont été merveilleusement aidés dans leur tâche par un acteur de premier ordre, Aquistapace, qui incarne vraiment à lui seul toute l'âme du film. Jamais personne, mieux que lui, ne nous donnera l'image vivante du Midi « tout entier ». Une belle figure est celle d'Ursule, qui sait mettre tant d'émotion et de sentiment dans son rôle, et la plus amusante est celle de Zulma, si sincèrement chipie! Très drôles et très instructives enfin sont celles du marchand de tableaux et du peintre qui fait les faux chefs-d'œuvre.

J'aurais supprimé le petit couplet de la fin, qui arrive on ne sait pourquoi et dont on comprend très mal les paroles.

LE FAUTEUIL 48.

LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

Février 1933

2 février. — Présentation de *La Roche aux mouettes* au Palais-Rochecouart.

3 février. — Présentation de *Toine* au Palais-Rochecouart; au Falguière, de *La Vie à dix-huit ans*; à l'Apollo, de *Je suis un évadé*. Sorties de *La Pouponnière*, de *O Kay America*, de *La Chanson d'une nuit*, de *L'Oiseau de paradis*.

7 février. — Présentation de *Plaisirs de Paris* à l'Apollo; au Studio Gaumont, de *Bagnes d'enfants*.

8 février. — Présentation à l'Office central électrique de *Plaisirs du voyage*.

9 février. — Présentation au Colisée de *Son Gosse*; au Palace, de *Mensonge*.

11 février. — Présentation de *Prenez garde à la peinture* aux Champs-Élysées.

13 février. — Présentation à l'Apollo de *Chotard et Cie*.

14 février. — Présentation au Palais-Rochecouart d'*Une nuit à l'autre*, de *Vers l'Aurore boréale*, de *La Symphonie des cimes*; au Colisée, de *Son dernier Plaidoyer*.

16 février. — Présentation de *Gitanes* au Rexy; de *La Tête d'un homme* à l'Ermitage. Présentation de *Papa Cohen* au Marigny.

17 février. — Présentation de *Down our street* au Studio de l'Étoile. Arrivée à Paris de Jacques Feyder, retour d'Amérique.

18 février. — Présentation d'*A l'assaut du ciel* à l'Élysée-Gaumont. Sorties d'*Un Homme heureux*, *Milady*, *Clochard*, *La Tête d'un homme*, *Rivaux de la piste*, *Son ami le millionnaire*, *Oiseaux de nuit*, *Blonde Vénus*.

20 février. — Présentation au Raspail 216 de *I. F. 1 ne répond plus*.

21 février. — Présentation au Victor-Hugo des *Deux Orphelines*. A l'Opéra, fête de « La Grande Nuit du cinéma ».

22 février. — Présentation aux Miracles de *Huit jeunes filles en bateau*; à l'Omnia-Pathé, des *Gardiens de la mer*, des *Routes aériennes*, d'*Un Monastère*, trois repectages filmés.

28 février. — Présentation de *Hot Pepper* au théâtre Édouard. VII.



On peut reconnaître, sur cette photographie, de « L'Île du Docteur Moreau » : de gauche à droite, Richard Arlen, Charles Laughton, Harry Ekezzian et Bela Lugosi.

L'Île du Docteur Moreau

Ce film, dont la photographie ci-dessous est extraite, est l'adaptation de l'étrange roman de Wells. C'est simultanément dans trois grandes salles parisiennes, le Ciné Opéra, les Agriculteurs et le Studio Bonaparte, que l'on peut applaudir ce film, remarquablement interprété par Charles Laughton, la grande découverte de la Paramount, Richard Arlen, Leila Hyams, Kathleen Burke, etc. Nous en reparlerons le mois prochain.

LES FILMS DU MOIS

Mensonge. — *Chotard et Cie*. — *I. F. 1 ne répond plus*. — *Rome-Express*. — *Down our Street*. — *Gitanes*. — *La Vie à dix-huit ans*. — *Je suis un évadé*. — *Son Gosse*. — *Papa Cohen*. — *La Pouponnière*. — *O Kay America*. — *Quatre de l'Aviation*. — *Le Crime du Chemin rouge*. — *Pullman 12*. — *Les Deux Orphelines*. — *Mes Petits*. — *Sherlock Holmes*.

MENSONGE

Film allemand adapté par MAX DE RIEUX. Interprété par H. SCHWANECKE, HERMAN SPEELMANS, KARLAR BARSTELL.

Ce film, auquel on a redonné un titre plus aisé à porter, avait déjà passé au Palace en exclusivité. C'est une assez sombre histoire, empreinte de ce lourd naturalisme allemand qui passe parfois la mesure. Tout est noir et sombre dans ce film : les interprètes, leurs passions et leurs vices, les décors... Il y a, par-ci, par-là, de bons morceaux, mais ils sont perdus sous cette noirceur uniforme. L'interprétation est bonne, très bonne même en ce qui concerne le rôle du père, et offre pour nous l'intérêt de revoir une des interprètes de *Madchen*, celle qui jouait l'enfant terrible, la brune rebelle et passionnée. Elle se tire bien d'un rôle ingrat, difficile et peu sympathique. JEAN VALDOIS.

CHOTARD ET C^{ie}

Interprété par CHARPIN, POMIÈS, DIGNIMONT.

Réalisation de JEAN RENOIR.

Quelle place occupe exactement Jean Renoir dans le cinéma français, quel talent est le sien? Bien malin qui pourrait le dire. Aucune personnalité n'est plus inégale que la sienne. Lorsque le hasard est avec lui, il produit *La Chienne*; lorsqu'il est contre, probablement, ce *Chotard et Cie*, où les qualités ne manquent pas, qui se différencie assez sensiblement du travail en série et qui, pourtant, déçoit fortement.

Quel étrange film! A mi-chemin de la farce et de la comédie de mœurs, donnant une impression d'inachevé, de cahotique et de confus tout à la fois; d'une pièce de théâtre adaptée sans grand effort avec, çà et là, quelques éclairs de vrai cinéma.

Charpin crie trop et ne rend pas toujours perceptibles les paroles qu'il prononce. Quant à Pomiès, excellent danseur, il se montre beaucoup moins bon comédien dans ce film, à propos duquel Renoir nous doit une revanche. MARCEL CARNÉ.

I. F. 1 NE RÉPOND PLUS

Interprété par CHARLES BOYER, DANIELÉ PAROLA, JEAN MURAT, JACQUES FERNY, MARCEL VALLÉE, PIÉRADE et PIERRE BRASSEUR.

Réalisation de CHARLES HARTL.

Depuis *Metropolis*, de fameuse mémoire, nul film d'anticipation n'évo-

qua avec plus de hardiesse un merveilleux scientifique à la fois lointain et très près de nous.

Une fois de plus, grâce au cinéma, ce que, seule, l'imagination féconde d'un Jules Verne ou d'un Wells avait osé concevoir, devient une réalité tangible, se déroulant sous nos yeux émerveillés. Une île-relais en plein



Charles Boyer et Danièle Parola dans « I. F. 1 ne répond plus ».

Atlantique, permettant à des avions de faire escale au milieu du grand raid, voilà ce que le film nous aura fait entrevoir avec le maximum de vérité hallucinante.

On comprend après cela qu'*I. F. 1 ne répond plus* nous parvienne auréolé d'une renommée flatteuse, mais dangereuse.

Un léger reproche cependant : ce « clou » sensationnel se fait un peu trop attendre. Encore que le conflit amoureux qu'expose avec habileté *I. F. 1* ne manque pas d'intérêt, il paraît un peu lent à se nouer, justement parce que l'intérêt véritable est ailleurs : dans cette reconstitution téméraire à la fois grandiose et émouvante d'une utopie d'aujourd'hui qui pourrait bien être une réalité de demain.

Charles Boyer, au masque rude et énergique, au jeu sobre et puissant, convient à merveille à ces rôles d'hommes vifs, décidés, ardents à vivre... Jean Murat est toujours le grand et large garçon sympathique que nous avons appris à apprécier; enfin Danièle Parola a correctement silhouetté la jeune fille moderne qui commande plutôt qu'elle ne se laisse mener par les événements.

J. V.

DOWN OUR STREET

Interprété par NANCY PRICE, ELISABETH ALLAN, HUGH WILLIAMS. Réalisation de HARRY LACHMANN.

Dans la banlieue pauvre de Londres, la peinture exacte d'un caractère de mère violente et bourru mais au cœur d'or. Autoritaire, despotique même, envers sa fille, qu'elle adore sans vouloir paraître, elle agit de telle façon que celle-ci la quitte. Douleur atroce de la mère. Pourtant, lorsque sa fille se présente à la maison, à nouveau elle dissimule sa tendresse et, pour un peu, la chasserait.

Un film un peu lent et froid, comme tout ce qui nous vient d'outre-Manche, mais où la peinture des caractères ainsi que celle du milieu pauvre et décent sont d'une telle qualité sensible et nuancée qu'on en oublie la monotonie de l'ensemble.

Nancy Price, dans le rôle de la mère, aburiné une silhouette étonnante de rudesse. M. C.

GITANES

Interprété par CHARLES VANEL, VANALI YAMI, TELA-TCHAI, SCHUTZ, BARROIS, J. LOURY.

Réalisation de BARONCELLI.

Fuyant le studio qu'il abhorre, le réalisateur de *Pêcheurs d'Islande* s'est souvenu qu'il était un « imagier », un peintre de la nature, comme la presse s'est plu à le reconnaître souvent.

Aussi y a-t-il dans *Gitanes*, qui se déroule entièrement en « extérieurs » ou presque, des tableaux champêtres de toute beauté, ainsi que certaines vues de canaux aux eaux calmes et tranquilles ou de crépuscules au ciel tourmenté fort réussis.

Malheureusement toutes ces habiletés techniques ont été mises au service d'un scénario fort indigent. Si la matière photogénique de *Gitanes* fait songer à *La belle Marinère*, l'histoire y fait penser encore bien plus,

et pas précisément à son avantage. Enfin, c'est un film un peu monotone et lent, où la violence de l'amour passionné ne contraste pas autant que l'avait sans doute recherché son réalisateur.

Charles Vanel a eu de meilleurs rôles, et Tela-Tchaï est fort prodigue de ses charmes : ce qui n'est pas désagréable. M. C.

ROME-EXPRESS

Interprété par CONRAD VEIDT, DONALD CALTHROP, JOAN BARRY, ESTHER RALSTON. Réalisation de WALTER FORDE.

Nous ne voyons que rarement des films anglais ; cependant *Rome-Express* nous prouve que leur production, en grand progrès, est à tous points de vue fort intéressante. La mise en scène de ce film est habile, la photo excellente, le son est admirablement utilisé. Voilà du « talky » intelligent ! Enfin, l'interprétation de Conrad Veidt, un des plus grands artistes de l'écran international, assure à ce film un intérêt de premier plan auquel une intrigue habilement charpentée et des acteurs excellents ajoutent encore. LUCIENNE ESCOUBE.

LA VIE A DIX-HUIT ANS

Interprété par PLACHTA, SMOLIK, GABRIELOVA, MYSLIVECKOVA et des étudiants et étudiants de l'Université de Prague. Réalisé par S. INNEMANN.

Film parlant tchèque, mais surtout film de jeunes. Dans cette atmosphère de lycée, de préparations d'examen, de nervosité croissante des candidats, nous retrouvons, chacun, des souvenirs exacts, des observations justes. Ainsi le professeur Kleg, redouté de tous les élèves pour sa dureté et sa glaciale sévérité, est-il parfaitement vraisemblable. Bien vraisemblable aussi l'espèce d'hypnose qui saisit, à chaque interrogation, sa victime habituelle... Ce qui l'est peut-être moins, c'est le revirement de la fin... Mais le film abonde en détails justes, simples, attachants. A noter également toute la partie de la promenade qui nous séduit par la beauté magique des paysages. Enfin l'esquisse du professeur de lettres, aimé de chacun, est si juste et si sympathique que chacun, dans la salle, pouvait se souvenir en le voyant du maître préféré de sa jeunesse. Un joli film, plein d'intéressantes indications, sincère et juste, auquel nous ne reprocherons que cette fin par trop conventionnelle. L. E.

JE SUIS UN ÉVADÉ

Interprété par PAUL MUNI, HÉLÈNE NILLSON, D. LANDAU, ROBERT M. WADE. Réalisation de MERVYN LE ROY.

Je suis un évadé offre cette particularité très rare à l'écran d'être une histoire vécue. Un journaliste américain, Robert Helliott Burns, condamné au bagne pour une faute légère, y souffrit les tortures morales et physiques que le film décrit sans ménagement avec une force d'expression et une robustesse remarquables.

Un tel ouvrage se hausse même

par instants au niveau d'un dur et implacable réquisitoire contre la « civilisation » yankee et l'hypocrisie et la plate méchanceté des dirigeants de certains États.

Il y a bien longtemps qu'on avait exprimé avec une telle puissance et une telle concision la lutte d'un individu pour la liberté et son droit à la vie. Les accents désespérés ou farouches qu'on trouve dans *Je suis un évadé* ne trompent pas : ils sont bien le reflet d'une réalité palpable qui ne peut ne pas nous toucher profondément.

Admirablement interprété par Paul Muni, au jeu souple, nuancé et puissant, le film de Mervyn Le Roy doit être vu. Ce n'est pas tous les jours que le cinéma plonge à même les cruautés de la vie et nous en restitue le vrai visage — sans fard. M. C.

SON GOSSE

Interprété par RICHARD DIX et JACKIE COOPER.

Réalisation de FRED NIBLO.

Richard Dix, qui fut très populaire en France du temps du muet, repa-



Richard Dix et Jackie Cooper dans « Son Gosse ».

raît sur nos écrans. Dans *Son gosse*, il est un mauvais garçon dont la seule faiblesse est le petit Jackie Cooper. Celui-ci est charmant, comme toujours. Richard Dix reste toujours sympathique. L'histoire, très habilement mise en scène par Fred Niblo, est celle, bien souvent traitée, du rachat d'un homme perdu par un enfant. De jolis détails de cet « intimisme » dans lequel le film américain excelle et une bonne interprétation assurent à ce film une heureuse carrière. J. V.

PAPA COHEN

Interprété par ALEXANDER CARR, BETTY GRAHAM.

Pour avoir manqué de mesure dans l'émotion et avoir inutilement exagéré

le ton mélodramatique d'un tel ouvrage, le réalisateur est passé à côté du chef-d'œuvre que laissait prévoir un début plein d'humanité nuancée et juste.

N'a pas le spectateur qui veut... Au contraire, celui-ci se cabre lorsqu'il sent qu'on cherche à « l'avoir »... Attendri, ému par les premières images qui lui montrent le lent et morne calvaire d'une petite infirme, il se reprend par la suite, dès qu'il s'aperçoit que les malheurs fondent sur sa tête et sur celle du brave homme qui l'a adoptée, avec une insistance particulière.

On ne peut que regretter davantage ces excès larmoyants devant la haute probité de la mise en scène absolument parfaite et surtout l'admirable sincérité de l'interprétation. M. C.

LA POUPONNIÈRE

Interprété par FRANÇOISE ROSAY, ROB. ARNOUX, MEG LEMONNIER, KOVAL.

Réalisation de JEAN BOYER.

Créée avec succès aux Bouffes-Parisiens l'an dernier, l'aimable opérette d'Albert Willemetz a trouvé, grâce à l'écran, un mouvement et surtout une présentation impossibles au théâtre le mieux agencé.

La mise en scène est riche, soignée ; les décors clairs, gais et pimpants. Il n'est pas jusqu'aux couplets, prétextes à entrées et divertissements, qui ne soient troussés, comme on dit en argot de théâtre, avec un fol entrain.

Mais une grande partie du succès du film ira surtout à sa principale interprète : Françoise Rosay, animatrice extraordinaire dont l'abattage, le chic et la classe font merveille. Quand lui confiera-t-on le rôle qui lui revient de droit ? J. V.

O KAY AMERICA

Interprété par LEW AYRES et MAUREEN O'SULLIVAN.

Réalisation de RAY GARETT.

Un nouveau témoignage tout aussi savoureux que les précédents sur les mœurs dissolues de la presse à chantages américaine, dont le prototype demeure *Édition spéciale*.

Malheureusement, de ce dernier, *O kay america* n'a pas la puissance. L'action languit au début pour s'évaporer un peu par la suite, au point que le film demeure souvent obscur et que la mentalité du jeune héros silhouetté avec naturel et simplicité par Lew Ayres nous échappe à peu près complètement.

C'est dommage, car *O kay america* est un modèle de travail technique, de mise en scène grouillante de vie et d'animation. M. C.

QUATRE DE L'AVIATION

Interprété par ERIC VON STROHEIM, RICHARD DIX, MARY ASTOR, ROBERT ARMSTRONG, DOROTHY JORDAN, JOEL MC CREA, HUGH HERBERT.

Réalisation de GEORGES ARCHIMBAUD.

Ce film a deux raisons de succès : tout d'abord et avant tout l'attrait

qu'exerce la personnalité hors de pair de Stroheim ; ensuite l'atmosphère du film lui-même, originale et pittoresque ; c'est l'histoire des « coulisses » du cinéma ; le studio pendant la réalisation d'un film de guerre. L'intrigue, très dramatique, est peut-être un peu faible en tant que psychologie. Mais les quatre aviateurs sont, chacun dans leur rôle, vivants et humains. Mary Astor, — que nous voyons trop peu, — est toujours attachante ; Dorothy Jordan, jolie. Les scènes d'aviation sont bonnes ; le doublage, un peu inégal, est parfois excellent et toujours convenable. Enfin le film vaut la peine d'être vu, si, à côté de son intérêt propre, il n'y avait que le jeu extraordinaire de Stroheim, en metteur en scène, que l'on a — encore une fois — peint sous les traits les plus noirs. Cependant, « l'homme que l'on aimerait à haïr » nous est toujours puissamment sympathique. Sa mort est inouïe de force brutale et de réalisme : il tombe tout le long d'un escalier, se relève pour s'abattre à nouveau d'une pièce, les yeux tragiquement et durement ouverts... Cet homme est un grand, un très grand artiste. On ne peut que déplorer de le voir si peu, si rarement. L. E.

LE CRIME DU CHEMIN ROUGE

Interprété par GERMAINE DERMOZ, RENÉE HÉRIBEL, MARCEL VIBERT, HÉLÈNE DARLY, DUVALEIX GILDES, PIERRE LAUREL, ANDRÉE HESSE, RAYMONDE CAZAN, GILBERT NABOS, POUSSARD.

Réalisation de JACQUES SÉVERAC.

Le Crime du chemin rouge relève à la fois du genre « crime mystérieux » et « crime passionnel ». C'est dire qu'il y a meurtre, interrogatoire, soupçons qui s'égarent, fausse piste et... coup de théâtre.

Ce n'est pas très neuf, c'est réalisé avec soins ; mais peut-être le côté drame noir est-il trop souligné. L'interprétation réunit les noms de Germaine Dermoz, Renée Héribel, Marcel Vibert, etc. J. V.

PULLMAN 12

Interprété par BEN LYON et BARBARA WIECK.

Ainsi que *Rome-Express* auquel il ressemble trait pour trait, *Pullman 12* se passe entièrement dans un train où ont pris place les pires déchets de l'humanité.

C'est un bon film d'aventures, particulièrement bien venu, qui ne s'embarrasse pas de vraisemblance dont le genre n'a que faire.

Qu'importe que l'on s'aperçoive par la suite de la puérilité ou de l'obscurité de certaines scènes. Sur le moment celles-ci vous captivent, et c'est le principal.

Le réalisateur, et ça n'est pas un moindre mérite, a su communiquer



Marcel Vibert et Germaine Dermoz dans « Le Crime du chemin rouge ».

MES PETITS

Interprété par MARIE DRESSLER, JEAN HERSHOLT, MYRNA LOY et RICHARD CROMWELL.

beaucoup de vie à des personnages un tantinet conventionnels et où l'on retrouve nos vieilles connaissances : le jeune reporter perspicace et sympathique opposé au policier gaffeur et borné. M. C.

Un film interprété par celle que les Américains ont surnommée la Sarah Bernhardt de l'écran ne saurait être indifférent. A plus forte raison lorsqu'à ses côtés vient se joindre un acteur probe et consciencieux comme Jean Hersholt.

LES DEUX ORPHELINES

Interprété par YVETTE GUILBERT, EMMY LYNN, GABRIEL GABRIO, ROSINE DERÉAN, RENÉE SAINT-CYR, FRANCEY, MARTINELLI, PIERRE MAGNIER. Réalisation de MAURICE TOURNEUR.

Qui, dans sa jeunesse, m'a lu ou vu ces *Deux Orphelines* sur lesquelles semble s'acharner un destin particulièrement malheureux ? Qui n'a frémi au désespoir de Louise, la petite aveugle, qu'un mauvais hasard a poussée entre les griffes d'une horrible mégère ?

Malgré la difficulté, Maurice Tourneur n'a pas craint d'adapter à l'écran, avec toute sa science habituelle, la pièce de d'Ennery et Cormon, qui, à certains, pouvait sembler désuète.

Ce faisant, il nous a tous rajeunis de pas mal d'années. C'est, en effet, avec un émoi comparable à celui de notre adolescence que nous avons retrouvé, à travers cette reconstitution historique pleine de tact et de doigté, nos vieilles connaissances de jadis : le comte débauché et perfide, la belle orpheline aux yeux de velours, la vieille femme laide et méchante et l'éblouissant chevalier sans peur et sans reproches...

Que pour cette incursion dans le passé, Tourneur soit ici publiquement remercié, ainsi que tous ses interprètes sans distinction, qui vont de tout leur cœur et de toute leur foi. J. V.

Nous n'avons donc pas été surpris que *Mes Petits* soit un film simple, humain, gonflé d'émotion et de tendresse. C'est la vie d'un de ces braves cœurs, doux et aimants, qui, seuls au monde, se placent comme domestiques et qui, élevant les enfants qu'on leur confie, se prennent d'une réelle affection maternelle pour eux.

Mais c'est surtout, répétons-le, grâce à ses deux principaux interprètes que *Mes Petits*, dont le scénario n'évite pas toujours la sensiblerie, demeure un ouvrage d'une sensibilité nuancée et juste. M. C.

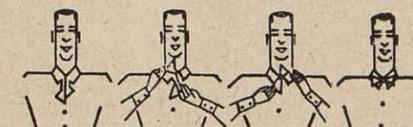
SHERLOCK HOLMES

Interprété par CLIVE BROOK. Réalisation de W. HARNUNG.

On a déjà, — on s'en souvient, — assisté autrefois au duel de Sherlock Holmes contre Moriarty. Aujourd'hui l'histoire nous revient, un peu rajeunie, fort bien réalisée, passionnante à souhait et interprétée parfaitement par l'excellent et sympathique Clive Brook et le « villain » Ernst Torrence... Souhaitons de voir ce film faire une carrière dans les salles ; il plaira à tous les publics, toujours friands du film d'aventures et de mystères. L. E.

La Chemise HOP

Brevetée S. G. D. G. Modèle déposé COL, CRAVATE, CHEMISE réunis



CH. MAILLOLS, fabricant, 36, rue des Jeûneurs PARIS

DES ROMANS D'AVENTURES ET D'ACTION
D'AUTEURS LES PLUS CONNUS

LE DISQUE ROUGE

CONAN DOYLE

Aventures de Sherlock Holmes.
Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes.
Souvenirs de Sherlock Holmes.
Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes.
Résurrection de Sherlock Holmes.
Sherlock Holmes triomphe.

E. W. HORNUNG

Un Cambrioleur amateur : Raffles.
Le Masque noir (Aventures de Raffles).
Le Voleur de nuit (Dernières Aventures de Raffles).

M. CONSTANTIN-WEYER

Vers l'Ouest.

CHRISTIAN DE CATERS

Le Maléfice de Java.
La Sauterelle améthyste.

CAMILLE PERT

La Petite Cady.

ANDRÉ ARMANDY

Le Maître du Torrent.

CHARLES FOLEY

Kowa la mystérieuse.

C. J. CUTCLIFFE HYNÉ

Kate Meredith.

DEUX NOUVEAUTÉS PAR MOIS

Chaque volume : **3 fr. 50**

EN VENTE PARTOUT ET A LA
RENAISSANCE DU LIVRE, 94, rue d'Alésia, PARIS
(Exclusivité HACHETTE)

ARTHUR MORRISON

Sous la griffe de Martin Hewitt.
L'Heure révélatrice.
L'étrange Aventure du "Nicobar".

G. G. WELLS

La Poudre Rose.

GÉRARD FAIRLIE

L'Appel des Vautours.

G.-G. TOUDOUZE

Carnaval en mer.
Le Maître de la mort froide.

J.-JACQUIN et A. FABRE

Les cinq crimes de M. Tapinois.

RUDYARD KIPLING

Contes de l'Inde.

ALBERT BONNEAU

La Marque du Léopard.
Le Désert aux cent mirages.

HERVÉ DE PESLOUAN

L'Énigme de l'Élysée.

ARTH. MILLS

Serpent Blanc.

SAPPER

Le Capitaine Drummond.

COURRIER DES LECTEURS

DERNIERS ABONNEMENTS REÇUS :

M. Jean Courtial (Persan) ; M. Louis Thibaud (Bongor, Cameroun) ; M^{lle} Papas Litsa (Athènes) ; M^{lle} Yvonne Guitton (Paris) ; M^{me} Kieffer (Paris) ; M^{me} A. Baresté (Tarascon) ; M. Gabriel Ribos (Auxerre) ; M. Louis Gally (Carcassonne) ; M. José Levi (Berlin) ; M^{me} Piroëlle (Melun) ; M^{lle} Andrée Gérard (Tanlay) ; M^{me} Bouveret (Saintes) ; Cartea Romaneasca (Cluj, Roumanie) ; The Uchiyama Book Co (Shanghai) ; M. G. Descotils (Bruxelles) ; M^{me} Verner (Rosny-sous-Bois) ; G.-E. Stechert et C^{ie} (Paris) ; M. Petitpas (Versailles) ; M. Pierre Guéméné (Maisons-Laffitte) ; M. Durand (Étampes) ; M. Maurice Pierre (May-en-Multien) ; M^{lle} L. Duraffourg (Saint-Claude) ; M^{me} Brunelot (Ruffec) ; M^{me} Auguste Petit (Arcachon) ; M^{lle} Jeanne Bassetet (Neuchâtel, Suisse) ; M^{lle} Odette Goubert (Nogent-sur-Marne) ; M. Auguste Rondel (Marseille) ; M. Augustin Spiteri (Bône) ; M. L'Abbé Martin (Angers) ; M. Jean Baudier (Montbrison) ; M^{lle} Boun Chan Boungha (Phnom-Penh) ; M. Raymond Bernard (Metz) ; M^{me} Georges Levy (Lyon) ; M. K. Chow (Shanghai) ; M. Léon Signol (Montceau-les-Mines) ; M. Arnault (Maisons-Laffitte) ; M^{lle} Josephine Floumonde (Philippeville) ; M. Henri Haudot (Rabat) ; M. Esmerian (Neuilly-sur-Seine) ; M^{me} Gombert (Paris) ; M^{lle} Kapvilian (Aragh, Perse) ; M^{lle} Kathleen Duvivier (Rose Hill, Ile Maurice) ; M. Ludwig-Kailberer (Dresden, Allemagne) ; M^{me} Abani (Alexandrie) ; M^{lle} Alice Guillaume-Gentil (Haiphong) ; M. M. Rhodes et Porcher (Paris) ; M^{lle} P. Bariseau (Champigny-sur-Marne) ; M^{lle} Georgette Picard (Antibes) ; M. Fouque (Paris) ; M. Klarseeld (Paris) ; M. Poirier (Paris) ; Directeur Agence Paramount (Alger) ; M. Lagneau (Bordeaux) ; M. Gourdon (Bruxelles) ; M. Yot (Lyon) ; M. Lenglet (Marseille) ; M. Ollier (Marseille) ; M. Faraud (Le Caire) ; M. Valensi (Tunis) ; M. Charles Pohl (Chambéry) ; M^{me} Pierre Faure (La Rochelle) ; M. Coste Henri (Morières-lès-Avignon) ; M. Robillard (Villed'Avray) ; M. Burel (Paris) ; M. Bouveret (Bastia) ; M. Clautrier Gilbert (Versailles) ; M. Perrin G. (Provins) ; M. Marcel Roche (Thieblemont).

Fleur de Provence. — Nous ne demandons pas mieux, chère *Fleur de Provence*, que de vous envoyer vos livres. Mais faudrait-il encore avoir votre adresse... Sitôt en sa possession, le nécessaire sera fait ! Voici, en attendant, les adresses demandées : *Hebdo Film*, 23, boulevard Bonne-Nouvelle, et *La Cinématographie Française*, 19, rue de la Cour-des-Nonnes (XX^e). Avec mes bons vœux de réussite.

Yeux verts. — Je suis navré de ce que vous me racontez de vous-même ; pourtant, au risque de paraître un vieux père la morale, je ne saurais trop vous conseiller de rentrer chez vous, à Beyrouth. Votre liberté ne tardera pas à vous être à charge et vous dites vous-même que vous ne parvenez pas à trouver une occupation stable... Alors ! Croyez-en mon conseil, donné en toute sympathie sincère, retournez chez vous. Et ne croyez pas votre vie finie par votre première et malheureuse expérience. J'attends avec impatience de vos nouvelles, bonnes et rassurantes, cette fois.

Soleil de Gascogne. — Ah ! vous aimez l'Afrique ? Je ne vous en blâmerai pas,

c'est un beau et fascinant pays... Mais si vous souhaitez pratiquer la natation... Ne vous plaignez pas, trop d'Auch, c'est une ville bien sympathique ! Quant à votre horreur des bêtes, j'avoue que je ne la comprends ni ne la partage, et le spectacle d'une belle ferme, bien propre et joliment tenue, m'a toujours réjoui l'âme et m'a fait souhaiter en posséder une semblable... L'adresse d'Albert Préjean est 92, avenue du Bac, La Varenne-Saint-Hilaire ; je pense qu'il vous répondra ; Kissa Kouprine, 1 bis, boulevard Montmoyency (XVI^e). Je pense que vous aurez l'occasion de revoir des films de cow-boys prochainement, surtout si les films de chez Fox sont synchronisés, de façon à faire un circuit dans les salles de quartier et en province. C'est en effet chez eux que nous avons pu applaudir les plus beaux Westerns.

L'IODHYRINE du D' DESCHAMP FAIT MAIGRIR
Sans nuire à la Santé
Boîte de 60 CACHETS-PILULES : 19 fr. 40
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV^e).

Polonaise qui aime la France. — Non, votre lettre ne m'a pas importuné, je vous assure, mais je suis simplement désolé de vous savoir si triste, si découragée et si seule. Et puis vous passez vraiment des jours bien durs. Ce que vous me dites de votre malheureuse compatriote me navre ; donnez-moi bien vite de vos nouvelles et j'espère que votre moral sera meilleur ; ayez confiance, l'avenir vous réserve peut-être des consolations et des joies. Ce que vous me dites avoir vu est, en somme, assez intéressant ; je ne partage pas tout à fait votre manière de voir au sujet de Wallace Beery, qui est un excellent artiste, et de Conrad Veidt, que j'ai trouvé fort bien en Raspoutine. Ce film n'a pas été tourné en France, mais en Allemagne. A bientôt et croyez à mes bonnes pensées, bien amicales.

Masque d'or. — Non, le temps ne m'avait pas permis de répondre à votre dernière lettre, vous auriez donc tort de m'en vouloir. Je pense que Richard Tauber a, en effet, une très belle voix, mais, je suis, par goût, tout à fait opposé à ces films dits musicaux, où le ténor, à propos de tout, et surtout de rien, pousse sa chanson... Il n'est pas question de Bauge pour le moment. Oui, Tom Mix abandonne le cinéma ; depuis plus de vingt ans qu'il fait des films de cow-boys, ne croyez-vous pas qu'il ait le droit d'en être un peu las et de jouir, tranquillement, des revenus qu'il a gagnés ? L'adresse de Léon Béliers : 10, Villa Seurat, 101, rue de la Tombe-Issoire (XIV^e). Pour ce que vous me dites du journal, vous êtes le seul à manifester ainsi... Tous mes regrets !

Chardon lorrain. — Merci pour vos lettres et votre intéressant journal, ainsi que pour vos articles ; je suis bien heureux que le nouveau *Ciné-Magazine* vous donne toute satisfaction. Ce que vous me dites de *Choisir* est en effet tout à fait digne d'intérêt ; je vois, par votre journal, que

LE DIABLOTIN
n'est pas seulement
UN JEU PASSIONNANT,
c'est, de plus,
UN OBJET DE PRÉCISION
INUSABLE,
c'est, encore,
UN PROBLÈME SCIENTIFIQUE,
mais c'est, surtout,
UNE ASSURANCE
CONTRE L'ENNUI

LE DIABLOTIN

En vente partout : 10 francs
et aux Établ^{ts} R. STEINER

Magasins : 24, rue Saint-Augustin
Direction : 41, boulevard Haussmann
PARIS (Téléphone : Opéra 01-67)
Agents et Revendeurs demandés

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Recoit de 10 h. à 7 h. M^{me} THÉODORA, 14, rue Lepic (18^e). Corresp. Env. pren., date de nais. 15 fr.

contre **TOUX**
CATARRHES
BRONCHITES
CHRONIQUES

les Capsules de

GOUTTES
LIVONIENNES
TROUETTE-PERRET

MARIAGES tressit, disc. p. corresp. t. r. sér. env. notice gratis. Écrire à Intermédiaire, 14, rue Montmartre, St-Ouen (Seine)

GRATUITEMENT
Nous vous enverrons la brochure reproduisant en couleur **FOU-YU** talisman unique, avec le moyen de profiter de ses vertus bienfaisantes.

RICHESSSES
MARIAGE - ENFANTS
DIGNITÉS - LONGÉVITÉ

C'est à la suite des confidences d'un grand savant chinois, ancien Cosmogoniste du Palais Impérial, que nous avons pu rétablir dans leur forme primitive, tous les éléments de ce merveilleux talisman. Depuis 4.000 ans, **FOU-YU** attire le bonheur sur les initiés qui le portent. Nous vous l'offrons aujourd'hui sous forme de ravissants bijoux : gros cabochons de JADE, monture argent ou or et incrustation de laque.

Écrivez de suite au Service **L. CH. OUDIN, Joaillier**
17, AV. DE L'OPERA, PARIS

FOU-YU

Les Artistes ont leur préféré...

L'Apéritif

PIKINA

Dégustez-le...

il sera aussi le vôtre.

vous avez vu une série de films vraiment divertissants : mais savez-vous que vous m'effrayez... tous les deux jours au cinéma ! Vous battez tous les records...

Elisabeth von Bernburg. — Merci de vos compliments, ils me sont particulièrement sensibles ; mais, pour ce qui est de mon incognito, ne vous en tourmentez pas... Marlène Dietrich viendra probablement à Paris, mais je ne saurais vous en indiquer la date exacte. Moi aussi, je l'apprécie beaucoup ; je crois que les extérieurs de *Poil de Carotte* ont été tournés dans la Nièvre. Encore une fois, tous mes bons souvenirs.

Nabuchodonosor. — Non, j'espère que vous ne vous fâchez pas, mais je persiste à dire que *Les Croix de bois* est un très beau film, d'inspiration très humaine ; ce qui ne m'a pas empêché d'apprécier énormément *Quatre de l'infanterie* et le beau film de Trivas : *No man's land*. De votre avis pour les autres films cités et écrivez plus souvent, mon bon souvenir.

M. L. — Je ne saurais vous donner des adresses de metteurs en scène pour le choix d'un scénario ; cela ne les concerne pas, mais cela relève directement des services spéciaux des maisons productrices de films : autant dire d'avance que vous n'avez aucune chance, dans cet ordre de choses ! Des gens du cinéma, des artistes connus se voient refuser des scénarios de valeur... Rien n'est plus difficile, pour ne pas dire impossible ! je ne saurais vous conseiller de poursuivre... L'adresse de Rosine Deréan : 12, rue Civry, Paris (XVI^e) ; Sim-Viva : Théâtre du Châtelet, Paris. Le meilleur film de Roland Toutain ? Sans doute *les Routables*...

Elaine et Marlon. — Merci de votre aimable lettre. Georges Melchior n'a pas tourné depuis assez longtemps ; on lui prête l'intention de faire de la mise



en scène... Il vient d'être l'assistant de Maurice Champreux pour *Touchons du bois*. Quant à Charlia, il est à la veille de partir tourner à Berlin avec Gina Manès. Oui, comme vous dites, c'était le bon temps ; de votre avis au sujet des *Trois Mousquetaires*. Je vous remercie de votre gentillesse au sujet des billets à tarif réduit et j'espère que vous recevrez plus tôt *Ciné-Magazine*, car nous faisons tous nos efforts pour qu'il sorte plus tôt dans le mois. Mon bon souvenir.

A Southern Curious. — Are you really an English-man, old fellow ? Then, you are welcome here... Mais je ne crois pas que ce bateau du *Chanteur inconnu* soit même capable de descendre jusqu'à la rivière...

Yeux verts bis. — Je reçois à l'instant votre seconde lettre : vous savez le conseil que je vous ai donné... je m'y tiens ; pour ce qui est de mon incognito... rien à faire, tous mes regrets ! L'adresse de Jean Weber est 23, rue Lepic ; je n'ai malheureusement pas celle de Dita Parlo... A bientôt de vous lire, *Yeux verts* !
Admiratrice de Victor Francen. —

Oui, vous avez trouvé satisfaction au sujet de votre idole. Hélas ! vous avouerais-je, au risque de devenir odieux à vos yeux, que je ne partage point vos idées à ce sujet ? Le personnage en question n'est pas de ceux que j'ai admirés le plus à l'écran. Mais, des goûts et des couleurs... Non, je ne suis pas de votre avis pour *Il était une fois*... Je n'apprécie pas beaucoup celui qui a été choisi, mais je le préfère à l'autre... Oui, et je suis heureux de partager votre admiration, cette fois. Charles Boyer est remarquable dans son dernier film, *I. F. I ne répond plus*. Très sensible à vos compliments, merci et à bientôt.

Son p'tit Télégraphiste. — L'adresse d'Henri Marchand est 71, rue Erlanger. Je ne sais pas s'il est marié ou célibataire, et puis quelle importance cela a-t-il ? Mes bons souvenirs...

J. O. P. — Nous réfléchirons à la suggestion que vous nous proposez : le journal a subi quelque retard, le mois dernier, c'est ce qui explique que vous l'avez eu si tard. Nous agissons certainement auprès des salles que vous me signalez afin de changer l'état de choses existant !

G. H. — Votre demande est transmise : je souhaite que cela vous procure de l'agrément. Voici les adresses demandées : André Luguet, 36, boulevard des Invalides ; René Clair, c/o Films sonores Tobis, 44, avenue des Champs-Élysées.

Elisabeth von Bernburg bis. — Si, vous voyez bien, j'avais reçu votre lettre précédente, trop tard seulement pour lui répondre dans le dernier numéro. De votre avis au sujet du très beau programme de l'Omnia. Je prends bonne note de ce que vous me dites au sujet de *Cyrano* ; nous ferons le nécessaire. Si, je crois bien savoir que c'est Marlène elle-même qui joue du piano dans *X-27*. Mon bon souvenir, pour la seconde fois.
IRIS.

"CINÉ-MAGAZINE" A L'ÉTRANGER

AMÉRIQUE

Le rôle principal de *Lost*, tout d'abord prévu pour Joan Crawford, a été donné à Colleen Moore, qui aura comme partenaire (!) Jackie Cooper.

— Elissa Landi, que nous avons pu voir dans *Le Passeport jaune*, et que nous applaudirons demain dans *Le Signe de la croix*, a dû interrompre sa création dans *Mascarade*, le grand film de la saison, qu'elle tournait avec Ronald Colman. Elle est assez gravement malade.

— Dorothy Wieck est arrivée de Berlin, ayant signé un contrat avec Paramount. — On prête à Doug senior le projet de réaliser un film en Égypte, autour des Pyramides.

— À l'occasion de leurs trente heureuses années de mariage, — chose inouïe, surtout à Hollywood, — les Ernest Torrence ont donné une fête qui fut l'événement de la saison. On devait y participer en tenue de l'époque... 1900 est fort à la mode, même en Amérique !

— La tenue masculine revêtue par Marlène Dietrich a quelque peu scandalisé Hollywood... Il y a quelques années, Dorothy Mackhail avait eu maille à partir avec les tribunaux pour avoir revêtu un complet veston...

— On parle beaucoup à Hollywood de Kathleen Burke, qui joue dans *L'Île des Ames perdues* (autrement dit : *L'île du Dr Moreau*) le rôle de la *femme panthère*. — Joan Crawford vient d'entreprendre un nouveau film : *Turn About*, avec Philipp Holmes.

— Les grands films de la saison s'annoncent comme les suivants : *Cavalcade*, sorte d'histoire de la nation anglaise ; *Flesh*, avec Wallace Beery ; *Madame Butterfly*, avec Sylvia Sydney ; *S. O. S. Iceberg*, du Dr Fanck, avec Leni Riefenstahl.

— Les Marx Brothers vont commencer un nouveau film. Titre provisoire : *Crack-ed ice*.

— Sylvia Sydney a renouvelé son contrat avec Hollywood. Elle tourne actuellement *Pick-up*.

— Robert Florey vient d'arriver à New-York, où il ne restera que quelques heures. Il vient voir la pièce à succès *Good bye Again*, qu'il doit réaliser pour First National le mois prochain, à Hollywood. Dès qu'il aura terminé ce film avec Warren Williams, Joan Blondell, Una Merkel et Kay Francis, Robert Florey ira en Amérique du Sud et à La Havane tourner les extérieurs de *As good as New* ; il retournera ensuite à Hollywood via New-York.

ANGLETERRE

La première, au New Victoria, du dernier film de la Gaumont-British, *The Good Companions*, a été un événement d'importance, puisque le roi et la reine, suivis de toute la haute société britannique, y assistaient. Ce film, sur lequel la grande firme anglaise avait porté tout son effort, est d'ailleurs une admirable réussite, aussi bien du point de vue du scénario que de l'interprétation ou de la beauté des images. Le roman de J.-B. Priestley a été l'un des plus grands succès littéraires de ces dernières années ; il a été récemment traduit en français, et c'est une œuvre délicieuse, pleine d'humour, et qui possédait toutes les qualités nécessaires pour faire un film excellent, plein d'aventures et de mouvement. On sait sans doute qu'il y est question des avatars d'une troupe de comédiens ambulants, auxquels se joignent de la façon la plus inattendue divers personnages venus des quatre coins de l'Angleterre. Les destins des héros les entraînent à travers toute l'étendue du pays, dans de grandes villes et de petits villages, dans des sta-

tions balnéaires, etc... Ce film est le type même de ce que peut produire le génie anglais ; un grand critique cinématographique d'ici le compare à l'œuvre du grand romancier du XVIII^e siècle, Fielding. La mise en scène est de Victor Saville, qui a sûrement réalisé là son meilleur film. Les acteurs sont tous des plus populaires : Jessie Matthews, dans le rôle de la charmante actrice Susie ; Edmund Gwen, qui campe d'une façon truculente l'amusant gars du Yorkshire, Jess Oakroyd ; John Cielgud, le beau et élégant Inigo Jollifant, trop plein de fantaisie pour instruire des enfants à Washbury ; Manor, etc...

— Un autre film qui se partage aussi la faveur du public, et qui nous présente un autre aspect de l'âme anglaise, c'est *Cavalcade*, tiré de la pièce que fit représenter l'an dernier, à Drury Lane, le jeune et brillant dramaturge Noël Coward. *Cavalcade* présente le cas assez curieux d'une épopée spécifiquement britannique réalisée à Hollywood pour le compte d'une firme américaine, avec des éléments presque uniquement britanniques. Fox, qui avait acquis les droits de cet énorme triomphe, avait, l'année dernière, fait filmer la représentation intégrale de la pièce sur la scène de Drury Lane et avait utilisé ce document pour la mise en scène de l'adaptation. Cela avait d'ailleurs fait pousser les hauts cris aux acteurs du théâtre, qui protestaient contre ce démarquage de leur jeu. D'autres incidents éclatèrent en Amérique lorsque Fox choisit comme interprètes du film des artistes anglais engagés spécialement. Le metteur en scène américain Frank Borzage, qui devait primitivement réaliser le film, fut même remplacé par l'Anglais Frank Lloyd, qui réussit cependant à mener l'œuvre à bonne fin.

Cavalcade est l'histoire d'une famille anglaise depuis la fin du siècle dernier ; c'est une œuvre d'inspiration patriotique, qui exalte les vertus de la race anglaise au cours de la guerre du Transvaal, de la grande guerre, de l'après-guerre, etc... Très brillamment réalisé et interprété, le film, qui a reçu l'approbation la plus absolue de Noël Coward (il s'est déclaré « enthousiasmé » de l'adaptation qu'on a faite de son œuvre), va connaître au Tivoli un succès au moins égal à celui que remporta la pièce à Drury Lane.

— Un film sur les activités diverses du Prince de Galles avait été présenté l'année dernière par Gaumont. Son succès a été tel et la popularité de l'héritier royal est si grande que la Gaumont-British prépare un nouveau film sur le Prince. Ce film, qui aura environ 2.000 mètres, montrera divers épisodes de la vie du Prince depuis sa naissance. Un grand nombre de films provenant de la collection privée du Prince ont été mis à la disposition des réalisateurs de cette bande.

J.-ROGER SAUVÉ.

Seins

Développés, Reconstitués
Embellsis, raffermis
par les
Pilules Orientales

toniques et bienfaisantes, employées dans tous les pays par les femmes et les jeunes filles pour combler les salières et acquérir, conserver ou recouvrer la beauté de la gorge.

Traitement facile à suivre en secret.
Flacon 16 fr. 60 (contre remboursement 18 fr. 50).
J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Échiquier, PARIS (10^e)
à BRUXELLES : Pharmacies Saint-Michel, Delacre, etc.
GENÈVE : A. Junod, 21, quai des Bergues

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
Eau-Pâte-Poudre-Savon

SVELTESSE
RETROUVÉE...

grâce à la *Ponine*, qui, sans aucun régime alimentaire, vous fera perdre 3 kilos le premier mois et une livre de moins les mois suivants jusqu'au poids normal.

La *Ponine* est la médication spécifique de l'obésité, d'une innocuité absolue, marquant, chaque jour, la diminution de l'embonpoint, quelle qu'en soit la cause.

Laboratoire de Physiologie Médicale

42, rue de l'Abbé-Groult
— PARIS (XV^e) —

BIBLIOTHÈQUE D'ÈVE

ŒUVRES DÉLICATES A L'ACTION VIVE ET SENTIMENTALE,
DÉLICIEUX ROMANS SIGNÉS DES AUTEURS PRÉFÉRÉS
DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES

5^{Fr.} DEUX NOUVEAUTÉS CHAQUE MOIS 5^{Fr.}
EN VENTE PARTOUT

DERNIERS VOLUMES MIS EN VENTE :

MAGALI ... La Dernière Parade.
Gaston-Ch. RICHARD La Chevalière de l'Air.
Jacqueline LAHARPE Les Sentiers de l'Argent.
Avec une Lettre-préface de Fran is de Croisset.
M. A. HULLET ... La Terre où rien ne meurt.
Andrée NARAT ... Le Beau Rôle.
Louis DERTHAL ... L'Amour sans fard.

Colonel ROYET ... L'Infirmière de Madagascar
Georges DELRAC ... Les Fiancés du Prieuré
José REYSSA ... Un Château... et un Cœur.
Josy AMBROISÉ THOMAS Palma.
Jean d'YVELISE ... Nella.
Paul MOUROUSY ... Le Bandeau de Lumière.
Avec une Lettre-Préface de Paul Gérauld.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

LA RENAISSANCE DU LIVRE, 94, RUE D'ALÉSIA, PARIS (XIV^e)

le portrait
d'un genre nouveau
est toujours signé

R. SOBOL

18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 17 au 23 Mars 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

Découpez celui des coupons correspondant à la date voulue et présentez-le dans l'un des établissements énumérés à la page ci-contre.

Ces billets ne sont en général pas acceptés les Samedis, Dimanches et soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 24 au 30 Mars 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 31 Mars au 6 Avril 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 7 au 13 Avril 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 14 au 20 Avril 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU



CHIENS

Chenil de la Maison-Blanche
184, avenue d'Italie, PARIS (13^e)
Téléphone : Gobelins 76-99.

TOUTES RACES
LUXE — CHASSE — GARDE



MACHINES PARLANTES
ET
DISQUES
ULTRAPHONE

SEUL VERSIGNY

APPREND A BIEN CONDUIRE
A L'ÉLITE DU MONDE ÉLÉGAN
sur toutes les grandes marques 1933

162, AVENUE MALAKOFF
87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Maillot Entrée du Bois

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre les bons à découper et les conditions d'admission.)

PARIS

CYRANO-CINÉMA, 76, rue de la Roquette.
COCORICO-CINÉMA, 128, boulevard de Belleville.
CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Emile-Zola.
CINÉMA JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel.
DANTON-PALACE, 99, boulevard Saint-Germain.
GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.
MÉNIL-PALACE, 38, rue de Ménilmontant.
MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.
PYRÉNÉES-PALACE, 270, rue des Pyrénées.
ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
RÉGINA - AUBERT - PALACE, 155, rue de Rennes.
CINÉMA FLORÉAL, 13, rue de Belleville.
CINÉ PARMENTIER, 156, avenue Parmentier.
PALACE-ITALIE, 190, avenue de Choisy.
SECRETAN-PALACE, 55, rue de Méaux.
MÉSANGE, 3, rue d'Arras, Paris (V^e).

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-Théâtre.
ENGHIEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
NOISY-LE-SEC. — Eden-Cinéma.
PANTIN. — Pantin-Palace.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
ANNECY. — Splendide-Cinéma. — Palace-Cinéma.

ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Georges.
BESANÇON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
CHATEAUX-ROUX. — Cinéma Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma-Gergovia.

DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
GRASSE. — Casino municipal de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Select-Cinéma. — Royal-Pathé.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Cinéma-Théâtre.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé.
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.

MACON. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pallhous.
MONTEEAU. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. — Le Capitole.

NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PÉRIGUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHFORT. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
SAINT-MALO. — Casino municipal.
SAINT-ÉTIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SÈTE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Trianon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal-Croncels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasu'l T-Séverin.
CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.



584

FILM
PATHE-NATAN

MONA GOJA

Reproduction d'une de nos photos 18x24 et d'une
de nos cartes postales Ciné-Magazine Sélection.

Ciné-Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Écran

Plus de 1.000 modèles différents

CARTES POSTALES BROMURE :

Les 15 cartes.....	Franco.	10 fr.
Les 25 cartes.....	Franco.	15 fr.
Les 100 cartes.....	Franco.	50 fr.

PHOTOS BROMURE 18x24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet : CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS-8^e



FILM
PATHE-NATAN

2036

5

FLORELLE

IMPRIMERIE CRÉTÉ, CORBEL